



**VIEUX D'ICI, SOIGNANTS D'AILLEURS
VIEUX D'AILLEURS, SOIGNANTS D'ICI**
Vieillissement et interculturalité

**27^{ème} JOURNÉE DE L'ASSOCIATION RHÔNE-ALPES
DE GÉRONTOLOGIE PSYCHANALYTIQUE
DU 24 JANVIER 2015**

spectaculaire des mouvements psychiques qui constituent l'Homme et désintriquent les pulsions, dans une boucle rétroactive mortelle. C'est la mort programmée d'Eros, pulsion de vie, pulsion de liaison entre tout ce qui est vivant, laissant libre court au déploiement de la haine, haine de l'autre allant jusqu'au meurtre de l'autre; haine de soi allant jusqu'au meurtre de soi, revendiqué, magnifié, glorifié.

Dans notre actualité, comme dans le long déroulement de l'histoire de l'humanité, nous connaissons tant d'exemples du triomphe de la haine. Aussi, aujourd'hui, nous souhaitons partager ce que l'interculturalité nous propose comme remparts contre les processus mortifères, destructeurs et autodestructeurs, qui sont les nôtres, en termes de RISQUES que nous encourons tous, collectivement et intimement. En effet, les sujets âgés, "nos" personnes âgées, non reconnus dans leur singularité, non respectés dans leur désir, non satisfaits dans leurs besoins, psychiques et sociaux notamment, se replient sur eux-mêmes et glissent dans la dépression, ou sont contraints de tenter d'exister encore par le biais de manifestations défensives, contre l'oubli par l'entourage et l'oubli de soi, que sont les troubles du comportement. Quant aux soignants de tous bords, le manque de reconnaissance dans leurs pratiques, par certains de leurs collègues, par leur hiérarchie, leur sentiment de ne pas en être respectés, de ne pas être valorisés dans l'accomplissement de leurs rôles, non estimés dans leur souci de la qualité de leurs prises en charge, oui, les soignants eux-mêmes peuvent s'abandonner aux passages à l'acte irrespectueux, ou franchement maltraitants, envers les âgés, envers leurs collègues, envers leur équipe d'encadrement; tout comme ils peuvent, eux aussi, être touchés par le mal de vivre, la dépression, le burn out, ou somatiser gravement leur mal être psychique. Ce sont là les risques de nos métiers.

Aussi, nous avons grand besoin de partager ce que l'interculturalité recèle de potentiel d'espérance, de potentialités de réalité du lien, comme antidote, contrepoison de la désintriication pulsionnelle, dans le champ du vieillissement, notre domaine de travail. Nous penserons ensemble, différemment sans aucun doute, mais aussi semblablement à certains égards, nous penserons le lien comme outil essentiel de l'espérance de vie. Le lien, "ce qui n'est ni tien ni mien", comme le formulait André Green, mais qui est, à la fois, et tien et mien, au service de la nécessité et de la possibilité de vivre ensemble, en communautés d'hommes et de femmes, si différents tous, si uniques en leur genre, par le sexe, par l'âge, par la culture. Le lien qui permet d'authentiques appartenances humaines nous autorisant à être vivants, tels que nous sommes, tant les sujets âgés dont nous prenons soin que, nous, les professionnels qui les accompagnons dans la fin de leur parcours de vie.

Les travaux des intervenants, qui nous font le plaisir de partager avec nous leurs pensées sur le thème de cette Journée, nous éclaireront sur ce chemin du "vivre ensemble", dans le respect

mutuel et la fraternité. Ce soir, nous serons plus vivants, réconfortés, et profondément heureux de l'être, car nous serons plus cultivés, grâce aux apports des intervenants: nous les remercions d'avoir accepté d'être à nos côtés, et Véronique Chavane, membre du Bureau de l'ARAGP, nous les présente maintenant.

Merci Michèle pour avoir si bien repris le cheminement de pensée du bureau de l'ARAGP qui a élaboré le programme de cette journée « Vieillissement et interculturalité ». Comment se vivent les rencontres entre vieux d'ici et soignants d'ailleurs ou vieux d'ailleurs et soignants d'ici ? Pour nous aider à penser ce thème nous avons sollicité plusieurs intervenants qui nous ont fait l'honneur d'accepter notre invitation. Pour introduire notre réflexion, nous sommes heureux d'accueillir Jocelyne Huguet-Manoukian, psychanalyste, qui nous parlera du temps, des temporalités du vieillir, de la multiplicité des histoires et des langues. Je la cite : « Vieillir suppose de changer de corps donc de langue plusieurs fois dans sa vie, vieillir suppose donc autant d'exils pour le sujet. » Jocelyne Huguet-Manoukian nous accompagnera tout au long de la journée pour enrichir de ses réflexions les débats.

Puis Claudine Attias-Donfut, sociologue, interviendra sur les besoins spécifiques d'accompagnement d'immigrés vieillissant, à partir d'enquêtes qu'elle a menées dans ce domaine, enquêtes qui explorent notamment les liens familiaux des immigrés.

Après cette matinée enrichissante par ses apports analytiques, sociologiques mais aussi par les échanges que les interventions auront suscités, nous prendrons le temps d'une pause.

Depuis deux ans, nous avons décidé de décerner un prix ARAGP à une œuvre ayant un lien avec la question du vieillissement. Cette année le prix ARAGP est décerné à..... Chut.... Vous ne le saurez qu'après le déjeuner. Alors patience...

Nous reprendrons l'après-midi avec Marie Feuillet, psychologue, qui abordera la question de la fin de vie, du transgénérationnel, de la fin de vie de l'aïeul venu d'ailleurs, un nouveau voyage migratoire familial face à une réalité menaçante. Puis, pour évoquer la question de l'interculturel en institution au sein des équipes, Mireille Trouilloud, psychologue, Docteur en psychologie, mais aussi Vice-Présidente de l'ARAGP, parlera de ce qu'elle nomme les plis et replis des accordages culturels dans la vie institutionnelle. Enfin, Jean Marc Talpin, Psychologue, Professeur en Psychologie et surtout Président de notre association mais aussi grand lecteur, clôturera les interventions en abordant les représentations du vieillissement dans les différentes cultures à travers l'écriture « vieillir en livres : un voyage ».

Nous avons souhaité également au cours de cette journée rendre un hommage à Marc Mégard,

ancien membre du bureau de l'ARAGP décédé l'année dernière, et nous avons demandé à Pierre-Marie Charazac qui lui avait succédé en tant que trésorier de le faire.

Remercions Sylvain Fourel, libraire qui nous accompagne chaque année et qui a choisi une sélection de livres en lien avec notre thème. C'est toujours un grand plaisir de découvrir cette sélection. Et n'oublions pas les jeunes étudiants en psychologie Méliné, Fanély et Louis « enrôlés de force » comme ils l'ont dit et qui vous ont accueillis.

Enfin, comme vous le savez et vous l'avez découvert en ouverture, chaque journée d'étude est aussi une surprise artistique. Cette journée 2015 a été inaugurée par la Compagnie Gertrude II que nous réécouterons un peu plus tard avec les slammeurs Lee Harvey Asphalte et Cocteau Mot Lotov... Quoi de mieux qu'un art oratoire, une poésie orale porteuse de valeurs telles que le partage, la liberté d'expression, le dépassement des barrières sociales mais aussi culturelles pour accompagner cette journée ?

*Michèle Myslinski, Membre du Bureau de l'ARAGP.
Véronique Chavanne, Membre du bureau de l'ARAGP*

SOMMAIRE

Reprise Slam Performance UnDeuxGround	Page 6
Les temporalités du vieillir Jocelyne HUGUET MANOUKIAN	Page 7
Reprise Slam Performance UnDeuxGround	Page 19
La fin de vie de l'aïeul venu d'ailleurs : Un nouveau voyage migratoire familial face à une réalité menaçante Marie FEUILLET	Page 24
Plis et replis des accordages culturels dans la vie institutionnelle Mireille TROUILLOUD	Page 35
Vieillir en livre : un voyage Jean-Marc TALPIN	Page 44
Reprise Slam Performance UnDeuxGround	Page 53

Revue de presse

Aujourd'hui en France, samedi 24 janvier 2015

- Immigration, reportage sur le scandale des cargos poubelles.
- Ce que votre patron peut vous demander.
- En Grèce, la gauche radicale au pouvoir.

27^{ème} journée d'étude de l'ARAGP, samedi 24 janvier 2015

- Un nouveau voyage migratoire familial face à une réalité menaçante.
- Plis et replis des accordages culturels dans la vie institutionnelle.
- Vieillir en livre : un voyage.

- Nouveau voyage dans les plis et replis de l'immigration aux portes des poubelles de la vie institutionnelle.
- Plis et replis institutionnels entre patrons menaçants et réalités du pouvoir.
- En Grèce, la gauche radicale aux portes du pouvoir : demander un voyage pour faire vieillir son patron.
- Vieillir en Grèce : un nouveau voyage dans les poubelles du pouvoir.
- Poubelle familiale, scandale migratoire, cargo radical, gauche culturelle : face à une réalité menaçante, votre patron peut vous demander la vie !
- La gauche radicale menace les plus de Grèce de votre patron.
- Demander un nouveau voyage aux patrons poubelles.
- Aujourd'hui en France, vieillir est un scandale.
- Demander un nouveau voyage au livre de la gauche.
- La gauche au pouvoir est aux portes de la réalité.
- Demander un nouveau voyage aux portes de votre vie.
- La Gauche peut demander la migration des patrons en cargos poubelle.

³ Cie Gertrude II

Les Temporalités du Vieillir

Jocelyne HUGUET MANOUKIAN⁴

Est ce que le temps humain coule, s'écoule, s'écroule, passe, s'amasse, s'entasse, se trouve, se retrouve, se perd ? Quel enseignement pouvons nous extraire du travail clinique auprès de nos aînés sur ce point ? Il y a dans le grandir et le vieillir de ces vacillements de corps qui peuvent devenir autant d'épisodes de recompositions mnésiques donc psychiques ? Séries de franchissements entre le continu et le discontinu, l'histoire du sujet, qui tient compte de l'inconscient, ne se construit pas sans appuis sur des agrégats, des amas, des restes, des filaments de mémoire retrouvés, noués, renoués dans cette construction au présent où se joue la surprise de ce qui peut surgir de nouveau à partir de la parole adressée.

Nous proposons de tenter de saisir en quoi la langue du sujet, lieu de ce qui reste opaque, résiste et fait énigme dans le corps, est aussi le topos de la temporalité psychique. Le nouveau peut advenir avec le travail de l'âge car vieillir suppose « des changements de corps » donc d'une certaine manière une altération du rapport à la langue qui soutient le sujet. Véritable moment d'exil à soi et aux autres. En tant que principal véhicule de la culture, la langue, lorsqu'elle se modifie, entraîne inévitablement des changements de culture, donc du nouveau. Essayons de faire entendre la multiplicité des histoires possibles du nouveau dans le vieillir.

Si l'on prend acte que la rencontre avec le réel qui ne se joue pas sans l'hypothèse de l'inconscient freudien, il importe de tenir compte de la double division du sujet parlant divisé d'une part dans son dire avec la barre saussurienne qui sépare signifiant et signifié, divisé d'autre part de son corps dans son rapport à la pulsion et à la jouissance. Pour reprendre un mot de Freud « *le travail de l'appareil psychique* » se joue précisément dans cette nécessaire « *liaison avec le corps* »

Mon propos s'avance d'une place de non spécialiste. Je ne parle pas la langue de la gériatrie, ni de la gérontologie, ni celle de la géronto-psychiatrie. Je ne parle pas non plus la langue de l'interculturalité qui est le thème de cette journée, c'est un terme que je n'ai quasiment jamais utilisé ayant enseigné à l'université pendant plusieurs années l'« ethnopsychanalyse » puis à partir de ma pratique de psychanalyste.

⁴ Psychologue, Psychanalyste, Lyon.

Pourtant je vais essayer d'esquisser quelques liaisons entre langue et corps, partant du rapport subjectif que nous avons avec notre langue parlée dans la mesure où tout se passe comme si les sujets humains, compte tenu des changements importants qui affectent le corps dans des moments clés de la vie, devaient trouver et retrouver une place dans la langue. Tout sujet est à certains moments de vie en nécessité de modifier son rapport aux signifiants qui le constituent, d'en perdre mais aussi d'en adopter de nouveaux, de se ré approprier des manières de dire, d'inventer une formule pour loger un peu de son être dans ce qui se noue du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Ainsi, parler une langue c'est prendre le risque de dire, de ne pas pouvoir dire, de la perdre, de se rendre compte que les mots peuvent s'user, d'avoir à réinventer dans la parole ou/et l'écriture la matière langagière dont nous avons précisément besoin tel un abri.

Reformulons la proposition qui va nous servir de fil conducteur :

Le nouveau peut advenir avec le travail de l'âge parce que grandir comme vieillir suppose des «bougés » dans l'ordonnement entre les mots et le corps, entre les représentations et l'image. Par ailleurs, si la façon de nommer ordonne l'expérience subjective individuelle, elle entretient des rapports de principe étroits avec les formes sociales et culturelles des direx collectifs.

1 VIEILLIR DANS LES SOCIÉTÉS RITUELLES, ENTRE FORCE VITALE ET POUVOIR ?

Dans les sociétés étudiées par les ethnologues pendant la période du XXème siècle, quand la mondialisation n'était pas encore aussi nettement liée au chaos qui l'oriente aujourd'hui, les mots pour parler du vieillir apparurent tout d'abord flous et compliqués dans l'entreprise ethnologique de comparaison des variations de dire et de faire entre diverses sociétés.

Dans les sociétés rituelles, ceux que nous appelons les personnes âgées n'étaient pas toujours identifiables comme tels, autrement dit, ils n'existaient pas nécessairement comme catégorie sociale isolable. Dans ce cas on parlait alors des différentes façons pour les humains de mener leur vie, d'avancer dans l'âge, et surtout d'être initié. Toutes les sociétés ne sont pas ségrégatives sur le plan du vieillir y compris quand elles fonctionnent à partir des classes d'âges. Les anciens peuvent précisément être dans certains cas résolument considérés comme des aînés.

Selon les sociétés et les époques le rapport aux personnes en âge est variable. Il peut être composé de respect et d'attention, ou à l'opposé de rejets, de mépris et d'abandon. Il n'y a pas d'invariant, pas de manière générale d'aborder la question du vieillir, comme il n'y a pas de manière générale de traiter la question de l'âge en tant qu'introduisant à un groupe d'âge. Enfin la façon dont on

aborde les problématiques introduites par le vieillissement est inscrite dans un contexte beaucoup plus large qui témoigne le plus souvent de la conception de la vie et de la mort. Lorsque j'étais étudiante en ethnologie plusieurs professeurs avaient mis au travail idée suivante : l'état de santé d'une société peut se mesurer à partir de la manière dont celle ci prend soin des enfants et des vieillards qui en font partie, ou encore selon la façon dont elle accueille les humains qui, aux extrémités de la vie, sont plus radicalement au prise avec le réel.

Dans un grand nombre de sociétés rituelles, c'est à partir de la force vitale et du pouvoir que l'on aborde ce qui est en jeu dans l'avancée en âge. Tout se passe alors comme s'il n'existait qu'une quantité définie de force vitale collective et globale avec laquelle il faut assurer la succession des générations⁵.

Ainsi chez les Gonja du Ghana « la force vitale du fils vient du déclin de la force vitale du père. La fécondité de la fille de celle de la mère » .../ Il y a la génération qui monte et la génération qui sort, il s'agit « qu'aucune partie en présence ne « prennent le pas » sur l'autre, ne « lui coupe la route » ou ne la lui croise, ne « l'enjambe », ne lui passe devant ou ne lui dérobe sa part »⁶.

Dans d'autres groupes comme chez « les Cuivas » la tendance est de reconnaître un pouvoir de guérisseur voir de sorcier au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, ces pouvoirs sont là dès la naissance de l'individu mais ils sont censés se fortifier et se solidifier avec l'âge.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas prise en compte d'un changement en fonction de l'avancée en âge. Notons l'exemple du changement symbolique de sexe. Pour les femmes, l'entrée dans la ménopause les fait passer dans la catégorie des « femmes faites hommes », ce qu'elle perdent en fécondité, elles le gagnent en pouvoir, en influence familiale et sociale⁷.

Elles peuvent alors sortir des interdits qui limitaient leur action et investir les domaines habituellement réservés aux hommes.

Plusieurs études mettent en évidence comment la ménopause peut se révéler pour les femmes une période d'arrêt des relations sexuelles à leur initiative dans une volonté d'imposer aux hommes « de ne plus les employer » afin de mener enfin leur propre vie

⁵ FORTES, Meyer, An anthropologist's apprenticeship, Annual Review of Anthropology

⁶ Agnes FINE « De mère en fille » 1986, p 140, dans Vieillir en Afrique, Paris, Puf, 1994.

⁷ Odile JOURNET, André JULIARD, « Le van des grands mères » dans Vieillir en Afrique, Paris, PUF, 1994, p 193

Chez les femmes Béti, l'arrêt des règles marque l'accès à un statut supérieur, égale de l'homme, la femme n'est plus soumise à ce dernier. Cette émancipation s'accompagne d'une nouvelle façon d'inscrire leurs paroles et leurs actes dans le collectif. Les discours d'une société conditionnent toujours la façon dont chacun se situe.

2 EN QUOI LE TEMPS COMPOSE LE SUJET MODERNE ?

Devenir vieux aujourd'hui, est-ce en soi une sorte d'expérience interculturelle ? Un passage à frayer entre – cultures ? Vieux Aujourd'hui autrement dit vieux à l'époque de l'instantanéité de l'information, du présentisme, du jeunisme, de l'accroissement de la longévité, du démariage, de l'homoparentalité, du terrorisme Vieux au moment où, bien que critiquée, la conception bio médicale du vieillissement s'impose en occident non sans une volonté d'universalisme qui oriente les institutions à partir de la catégorie du grand âge. Bureaucratie, discours de la science et ségrégation soutiennent conjointement cette nouvelle ségrégation.

Les recherches s'emploient à tenter de définir, comme pour l'enfance, les étapes du vieillissement, le jeune vieux, le plus tout jeune, le plus vieux, la vieille, la vieille personne, le troisième et le quatrième âge, le grand âge. Il y a comme une volonté de dessiner dans ce qu'on appelle les expériences du vieillir des étapes, des stades comme cela a déjà été fait pour l'enfant. Mais qu'en est-il de ce concept de la vieillesse ou du vieillir ? Si on le compare à celui de l'adolescence, le vieillir est aussi flou que l'adolescence. Seul ce qui se joue dans le corps, déclenchement pubertaire pour les deux sexes et ménopause chez les femmes de l'autre⁸, en tant que manifestations du corps peuvent précipiter l'adolescence et le sentiment du vieillir.

Devenir vieux dans nos sociétés aujourd'hui c'est aussi prendre de l'âge sans toujours vraiment savoir si on a réussi à devenir vraiment « une grande personne ». A-t-on vraiment soutenu notre désir de devenir grand, d'être un homme, une femme ? Qu'en est-il de la manière dont avec notre corps d'adulte nous avons assumé sexualité et jouissance depuis la transformation pubertaire qui nous avait propulsé, via la subtile transition de l'adolescence, dans la vie adulte ?

⁸ Notons que l'andropause est encore passée sous silence dans le discours contemporain comme problème côté homme. Par ailleurs même si, chez les femmes la ménopause peut être considérée comme l'un des mécanismes biologiques susceptibles d'être un des éléments marquant l'entrée dans la vieillesse, il n'est pas suffisant, il se produit avec des variations temporelles d'une femme à l'autre tandis que le devenir mère n'est plus le devenir exclusif pour les femmes post modernes.

Les humains naissent, grandissent puis vieillissent, rien de plus banal, rien de plus difficile aussi que ces moments de transition du grandir et du vieillir.

Ainsi aux concepts de déprises, reprises, emprises entraperçu de ci de là dans les propos spécialisés, je propose rajouter celui de surprise. Il s'agit de ne pas seulement compter avec l'irréversibilité du temps qui passe mais de faire avec ce qui se passe à partir du temps et dans le temps. Parlons de « l'autre scène », celle défrichée il y a plus d'un siècle par Sigmund Freud. Qu'est-ce que vieillir sinon continuer à se débrouiller et du temps qui passe et surtout de ce qui continue de ne pas se réaliser, de ne pas s'inscrire, matière intemporelle du sujet de l'inconscient ?

3 – DE LA DISJONCTION ENTRE SOUVENIRS ET MEMOIRE

Yvonne

« Je me sens mal, très mal depuis ce matin ; J'ai envie de vomir, j'ai l'impression que je vais tomber. C'est aujourd'hui le trentième anniversaire de la mort de ma mère. Vous savez, quand on en parle avec mes sœurs on se dit, elle nous a laissé un sacré poids quand même ! »

Yvonne à 67 ans, je la reçois depuis 7 ans, lors de cette séance elle me parle de sa mère. Elle a gardé le souvenir d'une mère dépressive et dure, inconsolable de la perte d'un petit frère, resté éternellement « le petit » bien que né juste avant elle. Elle se souvient de sa mère obsédée par cette mort, ne pensant qu'à lui, indisponible à tous ces autres enfants vivants.

Je lui demande « ne m'aviez vous pas expliquée que vous faisiez des malaises petites ? »

« Oh oui, je tombais dans les pommes, je ne tenais pas debout, je me rappelle, personne n'y comprenait rien, même les médecins. J'avais environ 10 ans, c'était peu après la mort de ma grand mère, je me suis mise à faire ces malaises Elle se tait Ma grand mère était l'homme de la famille, parce que c'est elle qui tenait ma mère, mon père lui il buvait !

Mais je crois que je voulais que ma mère s'occupe de moi, je vomissais tous les jours... Je ne pouvais rien boire ni manger sans vomir, sauf le lait de chèvre !

Alors ça j'avais oublié, à ce moment là ma mère courait pour aller chercher du lait de chèvre ! Trente ans, trente ans... comme si tout ça était égal à zéro, j'ai les mêmes malaises, le même sentiment. Aujourd'hui j'ai envie de vivre. »

Yvonne a besoin de venir parler, elle est assez seule. D'un bon niveau social et culturel, elle a exercé un métier dans la relation d'aide avec succès. Son mari médecin l'a quitté il y a sept ans pour vivre avec sa maîtresse qui avait vingt ans de moins qu'Yvonne.

Ce fut peu avant le départ de son mari qu'elle vint consulter, au moment de l'annonce de la mort de son propre frère. L'angoisse la ravageait, elle pensait ne plus arriver à « tenir debout ».

Yvonne parle pour déchiffrer l'énigme de son corps, elle qui l'avait ignoré parfois « de façon inimaginable ». Une fois elle omit d'enlever un tampon hygiénique pendant plusieurs semaines. Cet acte nécessita une opération. Elle en gardait une profonde honte. Cet épisode, une fois reconstruit, lui permit de saisir en quoi l'oubli radical de son corps n'était pas sans lien avec l'horreur du sexuel avec lequel elle se débattait. Elle pu découvrir une part de la mémoire insu dont témoignaient les malaises corporels, les mêmes depuis trente ans,

Parler c'est toujours d'une certaine manière se souvenir ; qu'en est-il de la mémoire de l'autre scène. Y a t il une mémoire de l'inconscient ? S'il en est, postulons que celle ci dans son organisation et dans ses lois sera fort différente de la mémoire consciente.

Ce que Freud avait proposé ce n'est pas un dogme mais une hypothèse ; L'hypothèse de l'inconscient. J'ai choisi une des représentations qu'il en propose qui intéresse tout particulièrement la question temporelle à partir de la mémoire (notamment dans les études sur l'hystérie et sur les matériaux psychiques pathogènes.)

« Tout se passe comme si des pensées et des images infantiles, impressions d'enfances oubliées teintées d'érotismes étaient tenues à l'écart de la conscience malgré leur intensité et leur efficience.

Celles-ci organisées autour d'un noyau de souvenirs infantiles ou de suites d'idées ou le facteur traumatisant a culminé ou bien l'idée pathogène s'est le plus nettement formée.

Autour de ce noyau se trouve une quantité souvent étonnamment abondante de matériaux mnémoniques. Mais l'ordre chronologique d'apparition des incidents s'y trouve inversé C'est l'impression originelle (...) produite au début de la série qui met le point final. Tout cela n'est pas sans un enchaînement logique qui rappelle un système de lignes ramifiées et

*convergentes avec des nœuds ou se rencontrent deux ou plusieurs lignes.*⁹ En général deux ou plusieurs lignes, indépendantes l'une de l'autre ou parfois reliées, débouchent ensemble dans le noyau central ; Autrement dit il convient de noter avec quelle fréquence un symptôme est multi ou surdéterminé ».

Freud avait postulé le caractère atemporel de l'inconscient¹⁰ par opposition à la dimension temporelle de la conscience. Mais il est à remarquer que cet atemporel se révélait truffé, encombré d'images souvenirs, de restes mnésiques, de signes, de traces de mémoire convergeant par faisceaux et par nœuds dit autrement par embrouilles.

Dans une lettre du 6 décembre 1896 (son père est mort le 23 octobre de la même année) adressée à WILHEM FLIESS il fait de l'appareil psychique *un appareil a strates mnésiques connaissant de temps en temps des ré ordonnancements selon de nouvelles relations, une retranscription* »¹¹.

L'hypothèse de l'inconscient repose donc chez Freud sur un constat assez inouï, Si l'hystérique souffre de réminiscences, c'est donc qu'il y est question d'une mémoire au présent. Une mémoire qui ne se présente donc pas de manière chronologique mais s'apparente à un ensemble composite et résistant de résidus vitaux dont le corps est le lieu à l'insu des souvenirs.

En 1896 il écrit à Fliess « le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement » tout se passant comme si le souvenir que nous construisons n'est qu'une reconstruction qui est plus près de l'amnésie organisée que de la remémoration.

1896 C'est le moment douloureux de la mort de son père, trois lettres à Fliess en novembre et en décembre 1896 permettent d'entrevoir la façon dont Freud construit la théorie du symptôme dont il fait avec l'hypothèse de l'inconscient, une théorie inédite sur la mémoire.

Une grande partie de la mémoire, sinon la plus importante, est inconsciente. Lorsqu'elle se laisse appréhender par les formations de l'inconscient tel les moments symptômes, elle surgit ni de manière linéaire, ni de manière ordonnée mais enchevêtrée à l'image d'un véritable nœud d'anachronismes.

⁹ S. FREUD, Lettre à W. Fliess, Décembre 1896.

¹⁰ S. FREUD, Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne, 1, 1906-1908. Paris , Gallimard, 1976

¹¹ S. FREUD, Lettre à W. Fliess, La naissance de la psychanalyse, lettre du 6 décembre 1896, p 264

Si l'inconscient est intemporel, c'est dans la mesure où il est travail à partir de plusieurs temporalités présentes, croisées, enroulées, traces indestructibles toujours susceptibles d'être remaniées par des circonstances nouvelles.

Citons Freud

« Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de signes. La défense pathologique n'est dirigée contre les traces mnémoniques non encore traduites et appartenant à une phase antérieure. Nous nous trouvons ainsi en présence d'un anachronisme. »¹²

Dans cette nouvelle conception, la mémoire qui est « présente plusieurs fois » est traces, survivances, rémanences d'un souvenir, d'une idée, d'une image qui à en même temps la particularité de se dérober, de n'être pas là. C'est de ce point de dérobade, d'absence, d'oblitération, à partir de cette brèche que surgit le symptôme.

Le sujet n'a aucun souvenir de l'oublié refoulé, cela n'est pas un simple oubli, puisque il le traduit en actes. Le souvenir fait retour non pas dans la pensée souvenir mais sous la forme de l'action.

J'aurai tendance à postuler que ce caractère de « monument de mémoire » que constitue le corps s'accroît avec l'âge, il se présente. Au fond contrairement à ce que Freud pensait, la psychanalyse n'est pas contre indiquée avec l'âge, ni même avec le grand âge dans la mesure où elle ne se veut pas une technique de normalisation mais une rencontre sous transfert qui offre la possibilité d'un dire qui trouve écho dans le corps, d'un dire qui donne du corps.

« La réaction des hystériques n'est qu'apparemment exagérée, si elle nous paraît clairement ainsi c'est que nous ne connaissons qu'une partie des motifs dont elle résulte ; Ce n'est pas la dernière blessure, souvent minime en soi, qui provoque la crise de larme, l'explosion de désespoir ; la tentative de suicide au mépris de l'axiome de proportionnalité entre l'effet et la cause. Mais cette petite blessure actuelle a réveillé les souvenirs de nombreuses blessures

¹² S. FREUD, Lettre à W. Fliess, ibid , du 6 décembre 1896

antérieures plus importantes, derrière toutes lesquelles se cache encore le souvenir inconscient d'une grave blessure infantile qui n'a jamais été guérie. »¹³

Des souvenirs infantiles, rien ne périt jamais et le grand âge le prouve souvent. Les désirs, les motions pulsionnelles, les manières de réagir infantiles sont encore présents de façon probante chez l'homme mûr et peuvent réapparaître dans des conditions appropriées, ils ne sont pas détruits mais seulement recouverts, tenus à l'écart. Le retour dissocié de l'enfouissement est toujours susceptible d'être réactivé particulièrement dans le langage du corps.

Le temps psychique est subversion du temps historique, il n'est pas le passé historique « pour reprendre une expression de Freud **« il se maintient à côté »** de ce qu'il est devenu soit de façon seulement virtuelle, soit dans une réelle contemporanéité. Ainsi va la force définitive des résidus infantiles.

De plus les traces sont toujours distordues, altérées, déplacées, condensées ce qui donne plus quelque chose comme des sortes d'archives composées de traces éparses¹⁴.

Ainsi pour reprendre une façon de dire de Didi Huberman, les symptômes hystériques sont comme **« des fossiles en mouvement capables de combiner l'énergie présente du geste et celle antique de la mémoire »¹⁵**.

Gageons que les formations de l'inconscient se poursuivent tout au long de la vie et prennent des tournures différentes selon leurs modalités d'apparition. Lorsqu'elles ne peuvent plus s'orienter de la parole, elles trouvent à se faufiler côté corps et dans le geste. Le corps, objet de mémoire du sujet.

4 TROUVER A PARLER UNE LANGUE VIVANTE

« [il y a] aujourd'hui pour moi un moi réel, qui n'est plus que le quart ou la moitié d'un homme, et un moi virtuel qui conserve encore une vive idée du tout. Le moi virtuel dresse un projet d'un livre, commence à en organiser les chapitres, et dit au moi réel : « C'est à toi de continuer. » Et le moi réel, qui ne peut plus, dit au moi virtuel : « C'est ton affaire. C'est toi

¹³ S. FREUD, Etudes sur l'hystérie, PUF, bibliothèque de psychanalyse

¹⁴ J. LACAN, Ecrits, Seuil, 1966 page 259.

¹⁵ Georges DIDI-HUBERMAN, L'image survivante, Histoire de l'art et temps des fantômes selon ABY WARBURG, Les Editions de Minuit, 2002, voir aussi « Invention de l'hystérie », Editions Macula

seul qui vois la totalité. » Ma vie se déroule à présent dans ce dialogue très étrange » C'est ainsi que Claude Lévi Strauss parlait de l'étrange dialogue entre ces deux espaces « moïques », deux temporalités irréconciliables avec lesquels il composa la dernière partie de sa vie¹⁶.

Monique a 79 ans est entrée en maison de retraite contre son gré, poussée par sa fille et son gendre peu de temps après la mort de son mari. Elle présentait d'emblée un état dépressif important, Sa famille me demanda de venir la visiter ; Je lui fis offre de visite, elle accepta. Nos entretiens furent centrés sur son désir de retrouver sa maison, son jardin, tout particulièrement ses fleurs qui lui manquaient tant. Elle en parlait inlassablement jusqu'au jour où elle se mit à ne parler que de son mari, de leur histoire, de leur vie mais comme s'il était toujours vivant. Période qui déclencha l'inquiétude familiale. Est ce qu'elle délire ? Ne faut il pas qu'elle fasse son deuil ? comment la ramener à la réalité ? furent les questions et demandes de la famille. Je pris du temps avec ses proches, avec des soignants pour convenir que cette façon de Mme de parler de son mari est aussi une manière de se souvenir et de faire avec ce deuil impossible. Là où souvenir et réalité tendent à se confondre. « il est là, dans la pièce à côté m'indiquait Mme X, ne faites pas de bruit, il travaille, il travaille beaucoup comme à son habitude »

Il a été difficile de convaincre son entourage de prendre le temps de parler avec Mme X de son mari, ils furent nombreux à vouloir la ramener à la réalité. Trop.

Elle fit alors un zona olfactif à partir duquel elle resta presque totalement silencieuse. Parler de son mari ou n'avoir plus rien à dire, voilà comment se jouait pour elle l'accès à la parole, traduction dans la présence de ses dires de l'absence de son compagnon.

L'intemporalité de l'inconscient c'est la manière dont à partir du corps peut exister contre toute logique chronologique une forme de réversion temporelle, les restes mnésiques, les souvenirs cherchent à reprendre vie, autour d'un désir halluciné, ignoré qui consigne alors ces mises en dépôts, véritables points de survivance capables de donner la possibilité d'un futur. C'est à cet endroit précis que le travail clinique auprès du sujet est possible,

Dans le symptôme et dans le rêve comme dans toutes les manifestations de l'inconscient ce qui revient d'un passé en morceaux renoués constitue l'être non pas en tant que passé mais en tant qu'il s'affirme du devenir de ce qui se passe.

¹⁶ Claude Levi Strauss, allocution improvisée lors d'une cérémonie amicale au Collège de France le 25 janvier 1999, Le Monde, 5 novembre 2009 .

Peut-on penser qu'il s'agit pour Mme X non pas tant d'un délire que d'un rêve éveillé, halluciné, à la limite du souvenir et du désir qui s'en mêle?

Alors qu'elle était silencieuse depuis quelques mois, elle restait présente à mes visites, Elle me fit observer en sortant brutalement de son silence « pourquoi ils crient tous maintenant quand ils viennent me parler ? Dites le leur, Je ne suis pas sourde ! »

Le sujet de l'inconscient, c'est le sujet affecté d'un corps et d'un corps lui même affecté de la parole. Le sujet compose avec un corps parlant. Nous avons un corps que nous ne dominons pas. Ce corps change tout au long de la vie avec des périodes où les changements sont plus profonds, plus tangibles, plus visibles. Le vieillir est une de ces métamorphoses.

Faut-il alors seulement parler de pertes, de deuil, de déprise ? Car en centrant le vieillir sur les deuils qui s'accumulent on laisse de côté la métamorphose du corps. Le problème c'est que l'image du corps est aujourd'hui narcissiquement investi avec un encouragement social dont la pression est redoutable. Pour certains de nos aînés, dont le corps est affecté et les affecte, nous avons tous entendu des témoignages de honte sinon même de culpabilité qui les envahi juste d'être vieux. Si la psychanalyse a quelque chose de précieux à transmettre c'est justement le point d'où avec le symptôme, là où ça rate, ça rêve, ça rit, se joue le style du sujet et la métamorphose possible de son expérience en savoir et en devenir.

C'est en cela que vivre c'est avoir des moments où les mots nous manquent, où la langue maternelle, celle que nous parlons tout à coup fait défaut, où l'abri symbolique qu'elle permettait défaille, notre langue peut se révéler momentanément caduque. Dans ce cas trouver quelqu'un à qui parler, une nouvelle adresse peut prêter à de nouvelles traductions.

A l'occasion de la journée internationale des personnes âgées, Manuela, 75 ans témoigne justement de sa façon de faire «J'ai arrêté les activités avec les autres personnes âgées car ça me barrait d'être avec des gens qui ronchonnent! J'ai fais de la peinture, mais j'ai arrêté pour m'occuper de mon mari malade pendant six ans, avant qu'il ne décède. Je lis beaucoup, je fais des mots mêlés et des mots cassés, et puis je m'occupe beaucoup de mon jardin, ce qui me plaît beaucoup. Ma vie est assez tranquille tout en étant active, et je ne m'ennuie jamais. Pas un instant.» Ainsi vont les mots mêlés et cassés que Manuela travaille au quotidien.

5 - D'UN TAUTOGRAMME

« Pauvre petite putain prend patience pour parvenir première putain publique »

Robert 79 ans est très inventif, il met des petits mots dans les poches des soignantes avec malice. Son manège n'est pas toujours bien accueilli. Il est traité par certains membres du personnel de l'institution où il réside de « vieux cochon ».

Robert fait un vrai travail d'écriture quotidien dans lequel l'invention et la surprise prédominent. Il écrit, ré écrit le sexuel à partir de figures élégantes de rhétorique. Bien sûr la sublimation est plus dans la forme que dans le fond. Cependant il a l'art de trouver une forme d'éloquence pour le dire, travail pour trouver la formule et tresser des liens symboliques avec le réel des émois corporels qu'il ressent au contact des jeunes femmes qui s'occupent de lui.

Dire que l'inconscient est intemporel tel que je viens de le définir, c'est le supposer embarrassé de la mémoire du sexuel et de jouissance insu, c'est dit autrement que les humains ont à faire avec l'intemporel du sexuel inscrit dans le corps tout au long de leur vie. Ainsi la pratique clinique auprès de nos aînés en est l'enseignement. Comment continuer à inventer ce qui insiste depuis l'infantile ?

« L'origine bien qu'étant une catégorie tout a fait historique n'a pourtant rien à voir avec la genèse des choses. L'origine ne désigne pas le devenir de ce qui est né, mais bien ce qui est en train de naître dans le devenir et le déclin ; L'origine est un tourbillon dans le fleuve du devenir et elle entraîne dans son rythme la matière de ce qui est en train d'apparaître ; L'origine ne se donne jamais à connaître dans l'existence nue, évidente, du factuel, et sa rythmique ne peut être perçue que dans une double optique , elle demande à être reconnue d'une part comme une restauration, une restitution, d'autre part comme quelque chose qui est par la même inachevé, toujours ouvert¹⁷ »

Jocelyne Huguet Manoukian, Psychanalyste

¹⁷ Walter BENJAMIN, Origine du drame baroque allemand, Champs, Essais, 2009. Cette proposition valut à son auteur la non habilitation de sa thèse et la mise à l'écart du monde universitaire.

Fauteuil cassé

Je veux profiter de ma présence
pour briser la loi du silence
C'est pas que je suis vieux
c'est que je vieillis
C'est pas que je suis malade
c'est que je ne suis pas guéri
Je n'ai plus de mémoire
Et pourtant j'ai de la nostalgie
C'est pas que j'ai le mal du pays
c'est que le pays va mal
C'est pas que je me tords de douleur
c'est que je m'entoure de tristesse
C'est pas que j'ai mal au cœur
c'est que je vis au cœur du mal

Naître ici ailleurs
Vivre ici ailleurs
Vieillir ici ailleurs
Mourir ici ailleurs
Est-ce qu'il est déjà l'heure ?

La vieillesse est un passage
La vieillesse « c'est l'hiver pour les ignorants
et le temps des moissons pour le sage »
Dit le proverbe yiddish, la vieillesse...
Vieux signifie qui a vécu et qui en porte toute la richesse
mais cela dépend des cas
Etre vieux, c'est pas toujours la joie
l'usure physique et psychique
ne laisse pas souvent le choix
Une fin de vie écrasée
par le poids d'un passé
sans cesse ressassé
assis, tassé
dans un fauteuil cassé
La vieillesse est un naufrage
On lance des bouteilles à la mort
On s'accroche à la vie comme ç un canot de survie

¹⁸ Cie Gertrude II

Oon a déjà fait ses valises de détresse
On est prêt pour le dernier voyage
On ne prend rien on laisse
tout, les valises sont vides
comme ce visage
rempli de rides
On ne peut plus vivre mais on essaie
et on avance vers cette île déserte du décès
La question n'est plus « comment vivre ? »
mais que faire de son corps à sa mort
Son âme va-t-elle rester en exil
où va-t-elle rentrer à bon port ?

Naître ailleurs
Vivre ici
Vieillir ailleurs
Mourir ici
Est-ce qu'il est déjà l'heure ?

Le temps impose sa loi
Vieillir est le seul moyen de continuer à vivre
Vivre est parfois la seule chose qui empêche de mourir
Etre vieux, déchéance, décrépitude, des échéances
Le temps impose sa loi
Et pourtant même si ce ne va pas
on veut aller le plus loin possible
et c'est vrai pour certain
la vieillesse est une période paisible
Chaque jour est un jour de plus, est un jour de chance
même si on est fripé comme ce drapeau de France
vieux pays dans vieille Europe
Vieux papi part en fumée quand il s'allume une clope
La mort on l'attend là
comme l'ultime attenta
ou comme l'ami qui nous libère d'ici bas

Vieillir est le seul moyen de continuer de vivre
Vivre est parfois la seule chose qui empêche de mourir

Parfois la mort tue
avant même d'être mort
Le temps impose déjà sa loi
La loi du silence, comme la mafia
La mort tue, l'amertume
et cet homme erre tant
Parlons-en pour briser cette omerta.

Notre Dame Des Langues

Langue houleuse, langoureuse,
Onctueuses ou langue tueuse
Langue âgée, langue agent de l'engagement, de l'engouement de la langue,
Langue licite,
Langue glissant vers l'anglicisme,
Ourdissant l'engourdissement....
Mais la langue renâche à se perdre dans l'engrenage,
Languide et langue-guide
Elle ne veut pas mourir
Même si d'autres périmèrent.
Périmètre sans père ni maître,
Elle est la mater-culturalité
Qui pour ne pas disparaître
Invente des paléologismes.

Elle est l'abri avant qu'on ne la brise,
Le dernier refuge quand les autres se refusent,
Et même face à l'hostilité environnante,
Elle justifie 90 fois l'envie de dire nonante.
Dissonante,
Fragile,
Quand la syntaxe dépérit
Faut-il mettre la prose sous cloche comme la rose
De St-Exupéry ?
Que l'on vive et meurt pêcheur
En Sibérie,
Que l'on soit enterré vertueux
En Algérie,
L'homme a besoin de sa mémoire
Avant que l'âme n'hésite...

Mais plus le temps passe
Plus le corps fait tampon.
Barricadée dans le silence de ces résidences
La parole est résistance
La parole est d'ailleurs
La parole est dissidence
Et qui sauvera Notre-Dame-Des-Langues ?
Notre drame,
C'est que jamais on ne quitte notre enfance,
Et la moustache blanche au-dessus de ma lèvre
Ressemble au trait que laisserait la trace
D'un verre de lait de chèvre.

Le problème

Les jeunes d'ailleurs
qui viennent ici
deviennent des vieux
des vieux d'ici
des vieux d'ici
qui restent ailleurs
Les vieux d'ici
qu'ils aillent ailleurs
qu'ils restent ici
Des vieux d'ailleurs
qu'ils aillent ici
ils restent ailleurs

« Le problème c'est que les gens ont des histoires »
Ils se déplacent, ils s'aiment, ils se séparent
Le problème c'est que les gens ont des symptômes
Le mari est mort, mais dans la pièce d'à côté, il y a son fantôme
Le problème c'est que nous n'oublions rien
mais que c'est l'inconscient qui se souvient
La problème c'est que notre corps abrite
des traces éparses, des fossiles en mouvement, des archives mal rangées
qu'entre notre moi réel et notre moi virtuel
c'est dans notre corps qu'on se sent étranger
Le problème c'est qu'on a laissé fané les fleurs du jardin
C'est qu'on ne laisse pas parler le vieil obsédé sexuel, on le traite de gamin
Le problème c'est votre réaction mesdames
si je mets à faire des tautogrammes dans mon slam
« cochonne comme ces cochonneries et ces conneries de cochonnes »
Le problème c'est que l'enfance ne nous quitte pas
et qu'à la fin de sa vie on veut être enterré là bas
Le problème c'est que le livre est disponible mais pas imprimé
que ce vieil homme ivre qu'on dit pénible n'est pas déprimé
Son regard dans le vague... d'immigration
c'est de la mélancolie, de l'imagination, de l'immigration
Entre enfance et fin de vieillesse, c'est l'esprit qui fait son travail au gros
Le problème c'est que notre langue post-moderne n'est pas capable de le voir ainsi
et donc de le dire aussi
Le problème c'est que la mondialisation ne donne pas de sépulture
à la mort brutale de ces cultures
Le problème c'est la rupture de la transmission identitaire
Vieillir, mourir en exil où dans ta terre
Le problème c'est que vieillir est aussi flou que l'adolescence programmée
que vieillir c'est devenir fou de son obsolescence programmée
que l'on passe du sentiment de toute-jouissance aux malaises de l'enfance
Le problème est que l'on ne fait plus la différence

Qui est malade ? qui est soignant ?
Le problème c'est que l'on a tous oublié un Tampax au cœur de notre esprit saignant
Le problème c'est que je suis malheureux :
on ne m'a toujours pas versé ma « prime de gâteaux »
Le problème c'est que les vraies statistiques sont fausses
Le problème c'est que l'Europe vieillit
mais putain de putain de putes, faites des gosses !
Le problème c'est qu'on pense que les migrants mentent
quand il ne disent pas quatre vingt dix mais nonante
Le problème c'est que tout est devenu lourd
et qu'ils crient tous quand ils me parlent mais je ne suis pas sourd
Le problème c'est que je ne suis plus sur
Plus sur de ma langue
Ma langue qui sort de mon corps comme un livre épuisé
Ma langue sacrilège
Le sorcier effacé, ne reste que le sortilège
Quelle langue me porte ?
Quelle langue je parle ? Une langue morte ?
Puis me permettre de sortir de mon périmètre
Suis-je encore capable de parler la langue de mon père ?
La mémoire qui me garde s'éloigne-t-elle des souvenirs que je perds ?
Le problème c'est que tout est devenu un problème, même ce poème ?

Cocteau Mot Lotov

La fin de vie de l'aïeul venu d'ailleurs :
un nouveau voyage migratoire familial face à une réalité menaçante

Marie FEUILLET¹⁹

La fin de vie des immigrés aujourd'hui âgés, pourrait être envisagée comme une nouvelle migration, un voyage entre deux mondes – passage difficile à accomplir entre le monde des vivants et celui des morts, passage aussi de l'état d'humain à celui d'ancêtre, qui continuera à vivre dans la psyché de sa descendance. Cette migration qu'est la fin de vie peut venir réactualiser les souffrances des migrations précédentes, de manière particulière lorsque ces sujets et leurs familles ont dû, durant leur vie, s'exiler pour échapper à des persécutions. Ce voyage douloureux de la fin de vie – comme celui du passeur Charon rejoignant sur sa barque les deux rives pour accompagner celui qui doit quitter cette terre – peut être pour ces familles l'occasion de reparcourir les sentiers de la mémoire familiale, les chemins de leurs origines et de fredonner ensemble leurs refrains mythiques pour accompagner leur vieux d'ici vers l'ailleurs.

L'expérience traumatique actuelle de l'AVC de Blanche, qui l'a conduite à l'hôpital, est venue, au sein de la famille, faire rupture avec leur vie d'avant. Cet événement a entraîné une décontenance au niveau familial qui a été confrontée d'abord au risque de mort de Blanche puis, alors qu'elle a survécu à cet AVC, à l'aggravation de son état de santé : la patiente, âgée de 75 ans, souffrait depuis 6 ans d'une Sclérose Latérale Amyotrophique à un stade avancé (maladie neuro dégénérative). L'état de la patiente, même s'il a pu progressivement se stabiliser, reste précaire. Elle bénéficie d'une prise en charge palliative au sein du service de gériatrie où je travaille en tant que psychologue clinicienne. Ce temps d'hospitalisation et le soutien psychologique ont permis progressivement à Blanche, son mari et ses enfants, une réorganisation des liens et un réaménagement psychique, favorisés par la mise en mots et la mise en sens de leurs vécus. Ainsi, ils ont pu se retrouver et continuer à avancer.

Durant l'accompagnement de la patiente et de son mari dans la chambre d'hôpital, dans leur discours, le traumatisme actuel entre de manière constante en résonnance avec des traumatismes passés vécus par la famille. Ces traumatismes présents et passés trouveront un écho avec des traumatismes transgénérationnels, alors que leurs ascendants arméniens, aujourd'hui décédés, ont été des rescapés du génocide de 1915.

¹⁹ Psychologue, Vienne.

Dès le premier entretien, la colère et le sentiment d'injustice du mari de Blanche face à ce qui leur arrive dans l'actuel sont exprimés, notamment au travers d'un certain humour noir : « *Vous vous rendez compte, elle travaillait dans une usine qui fabriquait des pansements et vous voyez maintenant où elle est et comment elle est devenue !* ». Cet énoncé venant dire la violence que leur fait vivre cette maladie, contient également un autre temps traumatique dont ils me feront part à plusieurs reprises : le grave accident vécu par la patiente alors qu'elle travaillait dans une usine de pansement à l'âge de 45 ans et qui l'a conduite à des mois d'hospitalisation et à l'ablation d'un rein. Cette perte a été redoublée par sa mise en invalidité définitive, entraînant la famille dans une situation de précarité financière – leurs deux enfants étant encore scolarisés. Alors que je rencontre Blanche seule quelques jours plus tard, après avoir exprimé rapidement sa souffrance actuelle, elle souhaite me raconter cette expérience traumatique passée qui a été « *pire* », me dit-elle, que celle qu'elle endure aujourd'hui. Cette expérience semble avoir plus d'importance à ses yeux que celle qu'elle vit aujourd'hui. La maladie ne fait-elle pas partie des représentations du vieillissement pour tout un chacun ? Ce serait pour Blanche dans l'ordre des choses d'être aujourd'hui âgée et malade, mais lorsqu'elle avait 45 ans, ce n'était pas normal, c'était même terrible. La patiente semble se soumettre et s'abandonner à cette réalité passée, à la différence de son mari qui est davantage dans la colère, dans la maîtrise. L'accident est décrit en deux mots par la patiente sur une ardoise alors qu'elle a des troubles de l'élocution du fait de sa SLA et qu'elle ne maîtrise pas complètement la langue française : « *manivel* » et « *tapé* ». Blanche a souffert d'un « retour de manivelle » au sens propre, avec un mouvement violent et accidentel de la manivelle qui est revenue de manière intempestive en sens inverse et qui l'a blessée mais, on entend aussi, au sens figuré cette fois, la souffrance et le sentiment d'injustice avec l'idée que leur vie est allée dans le sens inverse du sens prévu, qu'il y a eu un effet contraire non désiré. Pour son mari, Blanche aurait dû être récompensée en tant que bonne ouvrière. Dans une usine de *pansements*, elle aurait dû être *pansée*. Elle a été au contraire blessée et s'est retrouvée à l'hôpital et est devenue handicapée. Pour Blanche, la vie a toujours été « dure », sous-entendant qu'il n'y a pas eu véritablement de bonheur, avec l'expression d'une certaine fatalité. Ils avaient, sans doute, rêvé d'une vie meilleure, loin de l'hôpital. Ce sentiment d'injustice et de colère passé vis-à-vis de l'usine maltraitante, exprimé à demi-mot par le mari au premier entretien et plus tard dans le suivi, est réactivé par la violence faite par l'usine que peut être parfois l'hôpital : la patiente s'est coincée la main dans la barrière du lit durant la nuit et, ne pouvant appeler en appuyant sur la sonnette, est restée trop longtemps dans cette situation, les soignants ayant mis du temps à s'en rendre compte. Dans un hôpital, sa femme aurait dû être soignée et elle a été au contraire blessée. Blanche a des troubles de l'élocution et son mari souhaiterait que l'orthophoniste « *se décide enfin à venir* » pour une rééducation. Les soignants,

selon lui, ne prennent pas suffisamment le temps pour « *bien la nourrir* » alors le mari souhaite s'en occuper lui-même. « *Les dames n'ont pas trop le temps, mais bon on comprend, hein !* », dit-il, avec une certaine agressivité réprimée que j'entends dans le langage non-verbal et qui revient souvent. On retrouve aussi ce sentiment d'injustice passé reconvoqué dans l'actuel, lorsque le mari explique que Dieu n'a pas su protéger sa femme de la maladie alors qu'elle lui était dévouée. « *Le Bon Dieu n'est pas gentil car ce n'est pas juste de la voir malade comme ça !* », dit-il et le couple éclate alors en sanglots et ces larmes seront vite réprimées : « *Il ne faut pas pleurer ! Arrête !* », dit le mari à sa femme. Le mari semble aussi en colère contre sa femme si soumise devant son destin et lui attirant tant d'ennuis. On assiste à une colère et à une tristesse contre le sort qui s'acharne sur eux, suscitant sans doute le fantasme d'un destin tragique, marqué par la fatalité – avec l'idée que le malheur ne cesse de les persécuter ou avec le sentiment d'avoir subi un châtement divin. N'est-ce pas une manière de donner du *sens* à ce qui reste *insensé* dans leur histoire ? Il apparaît qu'au niveau transférentiel, le couple met en scène, dans le cadre de l'entretien de manière assez clivée, la soumission du côté de l'épouse et la colère du côté du mari – modes d'expression d'une souffrance liée à une histoire trop fortement marquée par l'accumulation de traumatismes.

Aussi, le discours politique sur l'évolution de la société et du monde du travail, que le mari entretient avec le fils de la voisine de chambre, lors du premier entretien, est-il imprégné de leur histoire traumatique actuelle et passée : il est question de la modernisation des usines, de la baisse de la main-d'œuvre ouvrière, de la délocalisation des entreprises à l'étranger, de la montée du chômage, de la perte des valeurs du travail chez les jeunes. Par ce phénomène de déplacement de leur réalité psychique sur l'actualité politique, le mari tente de décharger et de traiter par déplacement sa colère vis-à-vis d'un monde qui change, alors que sa femme va mourir et que lui-même est confronté au vieillissement : ils vont devoir bientôt « fermer l'usine », « se délocaliser », car leur temps est révolu, alors que les jeunes ne pensent qu'à s'amuser, que la vie se modernise. On peut entendre aussi la perte d'emploi de sa femme à l'usine, le « chômage », une famille qui se démène pour survivre et qui ne peut s'offrir le luxe de faire la grève et de se plaindre comme d'autres. Cette colère, c'est sans doute ce qui permet à cet homme de maîtriser ce qui lui tombe encore dessus et de ne pas s'effondrer.

Ce sentiment d'injustice exprimé par le mari à l'égard de Dieu, de l'usine de pansement, de l'hôpital, de la mondialisation, du retour de manivelle qu'a été leur vie, convoquent ou réactivent au fond des préjudices, des persécutions plus anciennes dont ils ne feront part à la fin du suivi alors que le mari s'intéresse cette fois-ci à l'émigration, thème de l'actualité politique. Cet autre temps traumatique remonte à leur jeunesse, où le couple avec leurs deux enfants en bas-âge ont décidé de quitter leur pays la Turquie pour la France, ayant le sentiment que les Turcs de confession

musulmane « *n'acceptaient pas* » leur communauté arménienne et chrétienne. Il semble que le transfert établi avec Manuela, une kiné d'origine espagnole, avec qui le couple s'est très bien entendu, est venu mobiliser des identifications et favoriser l'attraction d'expériences passées : l'insécurité du pays d'origine et les difficultés du pays d'accueil. La politique, scène transférentielle de la conflictualité, permet de partager leur propre histoire d'émigration de la Turquie et ses souffrances, devenant une médiation durant l'accompagnement psychologique. Le mari n'est pas d'accord avec le fait qu'on emploie des émigrés venus d'ailleurs, alors qu'il y a du chômage en France. Je demande : « Comme Manuela, vous aussi vous avez peut être connu ce parcours d'émigration pour trouver du travail et gagner votre vie ? ». Le mari raconte alors ce traumatisme qui, dans son discours, entre en résonance avec les traumatismes successifs et le traumatisme actuel.

« Nous sommes partis de Turquie avec deux valises. Je ne plaisante pas, je vous jure, avec deux valises ! Je suis allé travailler dans la mécanique et ma femme dans une usine de pansement. Nous sommes partis avec nos deux valises et nos deux enfants petits ! Et après, ma femme a eu un accident et j'ai dû travailler tous les jours même le dimanche car j'ai eu d'énormes dettes à cause de ça. La vie est injuste car aujourd'hui ma femme est malade dans un lit ! Elle n'est vraiment pas belle la vie ! » Les pleurs succèdent à la colère. Le mari explique qu'ils avaient fui la Turquie « *à cause des musulmans* ». « *Nous sommes arméniens et chrétiens et les Turcs ne nous acceptaient pas* », ajoute-t-il. Ensuite, j'ai beaucoup de mal à le comprendre : son discours n'est plus très clair. Au-delà de la difficulté liée à la langue, l'émotion y est sans doute pour quelque chose. Je reformule alors : « *Vous étiez une minorité et c'était dur d'être intégré ?* » Blanche confirme. Le mari dit alors : « *Oui, les Turcs, ils n'aiment pas les Arméniens, ni les Grecs d'ailleurs, il n'y a pas que nous... Alors, je ne comprends pas qu'on veuille les intégrer à l'Europe. Non, ça ne va pas ! Sarkozy, il me l'a dit que les Turcs ils ont rien à voir avec l'Europe. Sarkozy, il me l'a dit et il a raison. Il faut qu'ils soient plus tolérants et qu'ils acceptent les autres peuples* », dit-il, révolté.

Dans le discours, on assiste à des allers et retours au niveau de la chronologie de l'histoire familiale et à des digressions qui occultent des éléments historiques : si bien que les différents temps traumatiques se mélangent. Il est question du départ de la Turquie avec leurs deux valises, puis de leur établissement en France et, à ce moment-là, le mari revient, comme dans un flash back, sur le départ avec les deux valises et les deux enfants : ces allers et retours dans le récit peuvent donner l'impression qu'ils sont amenés à repartir une deuxième fois ! Dans la suite du récit, les temps de la SLA et l'AVC sont occultés comme si l'hospitalisation actuelle succédait à l'accident du travail de ses 45 ans. Ces phénomènes de collusion temporelle pourraient tenir à l'« actualité » des traumatismes passés encore à vif bien des années plus tard. L'évènement traumatique passé, pour

être subjectivé, vient se répéter et agit comme un évènement actuel. Ils ont besoin de revenir aujourd'hui sur ces deuils passés, de les remettre au travail, au vu de ce qu'ils traversent aujourd'hui. Ce « condensé de leur vie » pourrait signifier qu'à l'accident à l'usine de Blanche, c'est comme s'ils avaient dû reprendre leurs deux valises et leurs deux enfants par la main comme en Turquie, encore une fois faire les valises de l'usine et trouver des solutions pour survivre. N'ont-ils pas été amenés à revivre une mise en dépendance, un sentiment d'être marginalisés, exclus, situation qu'ils ont connue en Turquie et qu'ils ont cherché à fuir en espérant une vie meilleure en France, de trouver une terre promise ? La fierté induite par l'établissement à l'usine était sans doute venue « panser » leurs blessures narcissiques induites par leur situation de dépendance en Turquie et cette mise en invalidité a rouvert cette blessure ou a été une atteinte narcissique supplémentaire. L'accident à l'usine a rapporté une discontinuité déjà connue. Avec ce traumatisme, on peut penser que la croyance s'effondre, rompant le contrat avec la vie : la terre promise qu'ils pensaient avoir trouvée en France devient terre d'injustice – en écho avec ce qu'ils ont vécu en Turquie durant leur jeunesse et avec ce que leurs parents ont pu leur transmettre de l'impensable de leur histoire marquée par le génocide de 1915.

Après le génocide arménien de 1915, une grande part de la communauté arménienne rescapée est partie en exil, mais une part est restée en Turquie, majoritairement à Istanbul. Celle-ci a permis de sauvegarder les institutions arméniennes en Turquie bâties au fil des siècles avant que ne se déroule le génocide. Cette communauté a continué à subir, après le génocide, de fortes discriminations et a été l'objet de graves exactions, notamment lors du pogrom d'Istanbul en 1955. Ce peuple est resté dans une position de passivité face à ces violences. L'exil a été la seule réponse que certains ont trouvée à partir de 1955 jusque dans les années 70, comme cela a été le cas pour la famille de Blanche. On peut alors imaginer que ces violences subies en Turquie ont été vécues par cette communauté comme une « réplique traumatique » de ce séisme qu'a été le génocide arménien de 1915. Une réactualisation et un redoublement traumatique n'ont pu qu'avoir lieu et créer une collusion temporelle et générationnelle pour la descendance. Le génocide n'est pas fini : on est toujours menacé, on continue à nous persécuter. On voit qu'il y a toujours plus ou moins un persécuteur externe pour le mari de Blanche (les Turcs, l'usine, l'hôpital, Dieu...). On peut imaginer que les traumatismes cumulatifs de leur vie sont venus réanimer chez le mari des angoisses paranoïdes en lien avec les exactions qu'il a subies dans sa jeunesse et celles qu'ont pu lui transmettre au niveau transgénérationnel aussi ses ascendants qui ont été persécutés en 1915. On peut penser qu'une imago parentale (les angoisses paranoïdes du parent liée aux persécutions) s'est imposée comme objet d'identification pour l'enfant (voir l'empiètement imagoïque, Albert Ciccone). Et, avec cette « réplique traumatique », on assiste au réveil de ces angoisses paranoïdes

transmises et à la confirmation dans la réalité externe de ce qui est venu faire intrusion en eux de l'histoire de leurs ascendants : on est bel et bien menacé, persécuté et on ne peut plus avoir confiance en personne. Cette réplique de magnitude inférieure dans la réalité externe n'a pu que provoquer un séisme interne de forte intensité chez la descendance, contaminée par la première catastrophe psychique et plus largement sociale comme l'explique René Kaës au sujet des traumatismes collectifs. Cette réplique interne a été d'autant plus forte qu'ils l'ont peut être vécue aux côtés de leurs parents en Turquie.

Après son accident à l'usine de pansements, Blanche et sa famille semblent avoir pu tout de même rebondir et l'expérience du passé a pu être convoquée pour s'approprier ce qui leur arrivait dans le présent. La perspective de l'équipe de traumatologie de la Tavistok Clinic de Londres (voir Caroline Garland, 1998) a conceptualisé une variante de la théorie de l'après-coup du traumatisme de Sigmund Freud. Devant l'expérience traumatique désorganisatrice actuelle, la famille s'efforcerait de transformer l'évènement présent « étranger » en une expérience reconnaissable et familière par un appel au passé. En attractant des expériences passées, elle donne une forme et une signification à l'expérience actuelle qui est traumatique en soi et qui induit une perte de sens. Ainsi, la famille tenterait de la lier, de l'intégrer pour pouvoir supporter l'insupportable.

En appui sur cette expérience passée, la famille a pu effectuer un nouveau départ et continuer à scolariser leurs enfants dans une école catholique privée – le mari ayant dû travailler le dimanche pour combler les déficits financiers. Ils ont choisi de ne pas sacrifier leurs valeurs et leurs idéaux quant à l'avenir qu'ils souhaitaient donner à leurs enfants. Mais, cela a demandé des sacrifices pour obtenir ces bénéfices. C'est ce que Benno Rosenberg appelle masochisme gardien de la vie. C'est le paradoxe du masochisme qui permet de supporter la détresse et permet de continuer à vivre psychiquement malgré les fardeaux à porter – la douleur pouvant être vécu comme un plaisir. Puisqu'il s'agit d'un choix, on assiste à un sacrifice qui a du *sens* à la différence du « sacrifice » du génocide qu'ont vécu leurs ancêtres, violence *insensée*.

Il semblerait qu'au-delà des évènements traumatiques présents, d'autres traumas plus anciens, des détresses infantiles seraient réveillées, attirées, et entreraient en résonance. Alain Ferrant montre, dans ses travaux sur la souffrance psychique des patients atteints de maladies graves, que l'état de maladie est un « attracteur » de nombre de situations infantiles marquées par l'état de détresse. L'impuissance, le risque vital réactivent ce que la psyché n'a pas pu symboliser jusque-là, ce qui est resté en marge du psychisme, en attente d'intégration. Ces situations passées réveillées sont « traitées », selon Alain Ferrant, par la mise en œuvre du principe de souffrance qui consiste en la nécessité de supporter l'insupportable. Il explique qu'elles sont l'expression de tentatives de

subjectivation de l'expérience.

Dans tout ce que le couple nous a raconté, il est question, au niveau fantasmatique, de petits qui n'ont pas été suffisamment protégés par les grands (l'hôpital, l'usine, la Turquie, le Monde, Dieu...). Le mari, désolé de savoir que sa femme est restée avec le bras coincé toute la nuit, explique qu'elle n'a pas pu malheureusement appeler de l'aide ne pouvant activer la sonnette, mais que, sonnette ou pas sonnette, en règle générale, sa femme ne demande jamais d'aide, et n'a pas l'habitude de se plaindre : « *Elle est comme son père et sa famille en général, ils ne demandent pas d'aides ! Ils ne se plaignent pas. Hein, Blanche ?* ». Il raconte comment cela se déroule à la maison et il sous-entend aussi que sa femme est un peu prude et qu'elle n'accepte pas un soignant de sexe masculin et qu'elle ne veut être accompagnée que par des femmes. Il se moque tendrement de sa femme, mais ses remarques montrent aussi une certaine marque d'agressivité à son égard. Au-delà de la soumission de sa femme, le mari rit de sa piété excessive, sa belle famille étant très croyante : « *Elle lit tout le temps la Bible ma femme !* » Blanche acquiesce de la tête avec un grand sourire angélique, sans réagir. Au travers des propos du mari, on peut se demander ce qui l'en est de l'impuissance, de la détresse et de la soumission des parents de Blanche qui ont soit vécu enfants le génocide arménien de 1915 ou qui sont nés après le génocide dans un contexte de traumatisme collectif et d'effondrement socio-culturel. Dans ces catastrophes psychiques et sociales, comme l'explique René Kaës, on assiste à une désagrégation du métacadre social – au sens donné par José Bleger. La catastrophe sociale survient, selon René Kaës, quand un sujet traumatisé n'arrive pas à traiter ce qui lui arrive et ne peut non plus compter sur son environnement, étant lui-même pris dans une inertie psychique. À ce moment-là, l'ensemble transsubjectif a perdu ses fonctions étayantes, contenant et perlaboratives pour le sujet et cela accroît sa détresse. Le métacadre social et culturel détruit n'a plus pu héberger la souffrance de ces traumatisés, restés naufragés de cette tempête meurtrière jusqu'à ce que la vie ait pu reprendre, que le travail de culture ait pu renaître à nouveau – et ceci malgré les discriminations et les exactions à l'égard de leur communauté qui n'ont cessé d'exister en Turquie. Après le génocide, la famille rescapée a pu se reconstruire mais a continué à être persécutée et à être mise en dépendance. On entend alors au travers de la détresse vécue par Blanche, prisonnière de son lit, le bras pris dans la barrière, n'appelant pas à l'aide, restant seule dans cet état d'effroi trop longtemps dans la nuit, un traumatisme perdu (René Roussillon), celui de ses parents dans leur enfance qui a été réactivé. Cette détresse et cette soumission vécus par ces petits qui ont réussi tout de même à résister à la destruction et à survivre, qui sont devenus grands, qui ont pu avoir la joie d'être parents, a malgré tout traversé les générations, a été transmise, des années plus tard, de manière inconsciente à leurs enfants. Dans le chaos et la violence du génocide ou dans la dévastation et l'effondrement collectifs de l'après, on peut imaginer que ses parents

enfants n'ont pas pu être entendus dans leur détresse restée silencieuse. Impréparés à ce qui arrivait, confrontés à un vécu de sidération et d'effroi, ils se sont retrouvés tout à coup dans une désaide silencieuse et vide. Durant le génocide, les petits n'ont pas été suffisamment protégés par les grands. Des adultes sont devenus tout à coup des agresseurs. Leurs parents sont devenus sidérés et impuissants devant l'hostilité dirigée contre leur famille et leur peuple. Leurs parents ont pu aussi mourir devant leurs yeux. Sont-ils restés orphelins de cette tragédie, comme beaucoup d'Arméniens ?

La Turquie, le monde, Dieu les ont tout à coup abandonnés et persécutés. Le vécu de l'abandon de l'humanité s'est alors transformé en vécu de persécution – comme ces soignants qui font vivre à Blanche de l'abandon, ne voyant pas son état d'effroi silencieux, abandon devenu persécution, lorsque les soignants la laissent prisonnière de ses barrières. Cette détresse passée a laissé des traces, ou du moins une trace de non trace, une trace négative laissant ce traumatisme perdu se réactualiser, traumatisme qui a pu infiltrer le lien à leur enfant, dans un télescopage des générations (Haidée Faimberg). À son tour, Blanche lorsqu'elle était enfant n'a-t-elle pas été suffisamment entendue par ses parents dans sa détresse demeurée silencieuse, elle-même héritée de ses parents ? Dans sa famille, on ne se plaint pas, on ne demande pas d'aide, on n'appuie pas sur la sonnette d'alarme, même lorsque l'on est en danger ! Ce traumatisme transgénérationnel a pu être réactivé dans l'actuel traumatique de Blanche et de sa famille.

Au travers des critiques que le mari émet à l'égard de la famille de sa femme, celui-ci ne projette-t-il pas aussi sa propre détresse familiale, son histoire infantile ? En critiquant la culture et le modèle familial de sa belle-famille, n'attaque-t-il pas finalement sa propre culture et ne se rebelle-t-il pas contre leur héritage commun ? Leurs parents sont restés en Turquie sur les lieux des persécutions et n'auraient-ils pas souhaité que leurs parents partent vivre en diaspora, dans un pays plus accueillant, auprès d'une communauté d'Arméniens qui ont eu la possibilité de se reconstruire et de repartir à zéro loin des menaces. Ainsi, seraient-ils nés en France sous une meilleure étoile, loin des musulmans et de l'exclusion ressentie ? Ils semblent avoir pu réaliser plus tard ce que leurs parents n'ont peut-être pas pu faire, fuir pour vivre mieux ailleurs. Ces menaces, dans leur jeunesse, ont été réelles et ont fait qu'ils ont sans doute continué à être hantés par le passé parental qu'ils ne pouvaient s'empêcher de projeter dans le présent. Actuellement, le génocide n'a toujours pas été reconnu par le gouvernement turc : négationnisme qui n'aide pas les Arméniens de Turquie à oublier ce qu'il s'est passé et qui peut favoriser le maintien d'angoisses paranoïdes tant que le génocide et la responsabilité est niée officiellement par l'état turc.

Ce couple a finalement cherché à se différencier de ses parents, en prenant un autre chemin, une

manière de refuser de se soumettre et de revendiquer, protéger et affirmer une identité arménienne mise à mal. Le mari réclame la démocratie, que le pouvoir soit donné au peuple, quelles que soient ses origines.

L'idée du feuilletage traumatique nous est d'abord venue avec toutes ses couches traumatiques passées et présentes qui résonnent entre elles et trouvent un écho avec les traumatismes transgénérationnels. Pour prolonger la métaphore et enrichir le processus, l'image d'un accordéon permet de décrire ce feuilletage traumatique de manière plus dynamique avec le feuilletage des plis du soufflet de l'instrument qui se développent, s'ouvrent, s'étirent ou se contractent, se rétractent, se referment. L'accordéoniste, en actionnant les touches ou les boutons, libère l'air produit qui fait entrer en résonance les hanches métalliques créant ainsi les notes de musiques. Ces notes sont ensuite liées entre elles pour créer la mélodie. Le ton, l'ampleur, les nuances sont apportées aussi par les mouvements donnés par le musicien aux plis du soufflet. Ce feuilletage traumatique peut être inerte quand l'instrument qu'est la psyché s'immobilise et ne respire pas ou plus, n'inspire et n'expire pas ou plus la pulsionnalité et, parallèlement, ne produit pas ou plus des représentations, pour entrer en résonance et créer du jeu, de l'imaginaire. On est du côté du silence et de la répétition mortifère qui empêchent le travail de liaison et d'intégration dans une histoire des expériences traumatiques présentes et passées. Au contraire, ce feuilletage traumatique peut se remettre en mouvement, permettant d'ouvrir un espace de jeu créatif et d'être suffisamment souple pour relier présent et passé pour une possible subjectivation de l'expérience traumatique. Peut s'amorcer alors une transformation psychique.

Dans le cas de Blanche, il nous semble que l'état de maladie, l'hospitalisation et le soutien psychologique, sont l'occasion pour elle et sa famille d'une réorganisation psychique groupale. Après un moment de désaccord et de conflits entre Blanche, son mari et ses enfants, la famille finit par opter pour un retour à domicile, renonçant au projet d'une entrée en EHPAD. Le couple accepte cependant d'être aidé à domicile par des soignants, des auxiliaires de vie. Jusque-là, le mari voulait tout prendre en charge et Blanche ne souhaitait pas être aidée par d'autres. Désormais le refus de se soumettre – avec le rejet de l'entrée en institution – se transforme en combat pour repartir ensemble à la maison et garder de l'espoir. Cela leur permet de garder la tête haute. L'aide à domicile, qui était vécue comme une forme de soumission, se transforme en nécessité et même en source de plaisir. Ce qui semble vital pour la patiente c'est d'être suivie par une orthophoniste à domicile, plus que par une psychologue. Elle souhaite continuer à communiquer et à se faire entendre – ce qui vient dire son désir de vie et de lien. Malgré la perte de la voix, elle veut faire entendre sa voix.

Durant nos entretiens, à l'aide de l'ardoise, dans une relation en double, je lui prêtais ma voix et mon appareil à penser et je la soutenais à être porteuse d'une parole qui est la sienne.

Cette famille trouve des ressources narcissiques dans la difficulté, des bénéfices libidinaux dans le sacrifice, en écho avec l'histoire de leurs parents arméniens martyrisés qui ont pris la route de l'exode forcée en 1915 et qui ont été survivants, qui ont résisté dans la souffrance et qui sont *repartis*, alors que d'autres sont *partis*. Aujourd'hui, à l'issue de l'hospitalisation, les époux peuvent alors repartir avec leurs deux valises et leurs deux « grands enfants » à la maison.

Ce qui permet de créer du jeu dans la vie actuelle de la famille de Blanche, ce sont les refrains de leur histoire, leurs mythes familiaux et, notamment, le récit de leur départ de la Turquie, avec cette image forte des parents sur la route avec leurs deux valises et leurs deux enfants à la main, fuyant une terre devenue inhospitalière, avec le désir de s'établir ailleurs. C'est ce refrain qui met en mouvement les « plis traumatiques », qui donne à la famille la possibilité de transformer le traumatisme actuel en une forme reconnaissable pour lui donner un sens.

La famille prend appui sur le mythe transmis entre les générations qui permet de symboliser le présent : le mythe est une reprise d'un thème connu dans la famille (une part d'expérience fondamentale) que l'on adapte, que l'on réarrange à sa manière, avec d'autres influences, dans une autre époque. Le mythe est un récit imaginaire, fantasmé, qui est un lieu de mémoire et d'élaboration inconsciente de l'histoire traumatique transmise, du transgénérationnel. Le mythe permet de transformer des héritages impensables et destructeurs en un récit imaginaire plus acceptable, que l'on peut partager, qui rassemble la famille et qui porte dans la vie devant les épreuves rencontrées par chacun de ses membres. Le mythe est une figuration symbolique qui dévoile un contenu et un sens latents tout en les déplaçant, tout en les voilant et en en détournant l'attention des sujets. Cachés derrière les valises, pourrait-on dire, il y a le manque, le chaos, la violence, subis par la famille durant le génocide et plus tardivement. En effet, le génocide arménien n'est jamais évoqué par la famille mais il est présent de manière latente. À la fois, ces deux valises dévoilent la précarité et la détresse de l'exode des Arméniens en 1915 et lors des pogroms qui ont suivi, notamment en 1955. Les mythes transmis, par leurs valeurs messagères et symboliques, encouragent sans cesse la famille à toujours continuer à fantasmer sa vie pour la rendre vivable et vivante. Sur les mythes familiaux se déploient les fantasmes individuels de chacun des membres et l'inter-fantasmatisation familiale.

On connaît la chanson, on va savoir reprendre la route avec nos deux valises, nos deux enfants, nos petits-enfants, on va pouvoir transformer et dépasser cette nouvelle épreuve et ainsi repartir dans

« notre maison » (« *Ma maison* », réclame Blanche) et renoncer à la « mutation » en EHPAD comme, dans le fantasme, on délocalise nos vieilles usines à l'étranger, comme en Turquie on a su nous délocaliser, nous mettre à l'écart, ou en 1915 nous conduire, Arméniens, sur les chemins de la mort. Blanche a des valises lourdes à porter mais elle réussit tout de même à les ramener à la maison à la force de la volonté ! Finalement, malgré les épreuves rencontrées, malgré les souffrances subies, malgré la croyance qui s'effondre, cette famille n'a cessé de repartir et de retrouver sa foi en Dieu et en la vie.

Dans cette situation clinique, on retrouve l'idée de l'injustice de la vie. Cela révèle une sorte de pacte implicite avec la vie – vie qui est vécue comme juste. Ce sentiment est renforcé par la foi de Blanche. Or, elle fait l'expérience régulière de graves difficultés qu'elle et son mari interprètent comme injustes. Ils éprouvent un très fort sentiment d'injustice qui peut être compris en lien avec les injustices sociales vécues qui ébranlent leur confiance dans la vie. Comme reste au fond la croyance que la vie devrait être juste, le discours de Blanche et de son mari peut être entendu comme une tentative de trouver du sens malgré tout.

Ces deux valises sont leur seul bagage, témoignant de la lourdeur de l'histoire qu'ils ont apportée avec eux en France et de la perte qu'ils ont dû subir. Dans cette fuite de la persécution, ils ont perdu leur terre-mère, ils ont dû vivre la séparation de leurs proches, de leurs biens, ce qui a engendré deuil et solitude. Cette scène des parents aux deux valises et aux deux enfants permet de « mythiser » l'exil vécu, racontant le sacrifice et, à la fois, l'héroïsme de cette famille qui, partie de rien, a dû tout reconstruire.

Ces valises, on peut les entendre aussi comme la richesse du bagage culturel, familial, religieux qu'ils emportent avec eux. Ces valises, c'est ce bagage mythique, qui permet l'espoir en une vie meilleure, issu de la transmission de l'héritage familial, avec ces variations fantasmatiques de l'histoire, que l'on peut détruire-crée et continuer à fantasmer et à transformer pour évoluer.

Mireille TROUILLOUD²⁰

*« Les autres, hélas ! C'est nous. »
Lettre de Palma, G. Bernanos*

Plis et replis des accordages culturels.... Lorsque j'ai proposé ce titre, je pensais qu'il était plutôt bien trouvé... ça sonnait bien, ça correspondait bien à ma façon d'appréhender la vie institutionnelle, de me soucier de ce qui se cache, se coince, se régule, dans ses coins et ses recoins... Ce titre, lorsque je pensais au texte qu'il était censé annoncer, venait affirmer que des accordages culturels sont possibles et existent dans les institutions, et que, c'est bien en raison de ces accordages que des plis et des replis se forment, se cultivent, s'enkystent... J'étais plutôt satisfaite, de moi-même, bien sûr ! Ma prétention était alors à l'œuvre et non ma réflexion, camouflant efficacement mon ignorance intellectuelle sur la question de l'interculturel....

Puis, lorsqu'il a fallu élaborer ma pensée et construire une transmission, tout s'est enrayé. Comment rendre compte des réalités interculturelles s'entrecroisant sur la scène institutionnelle ? Qu'en penser ? Que voulez dire les plis et les replis, tant de significations leur sont associées ? De quels plis, de quels replis, de quelles personnes, partait mon choix de titre, qui au-delà de ma prétention, témoignait de ma préoccupation, de mon expérience, de mon désir de rendre compte ? Pourquoi m'avait-on demandé de participer ? Pourquoi avais-je accepté, timidement, certes, mais accepté tout de même ?

Ce travail est vite devenu et est resté jusqu'à sa réalisation, « un bâton merdeux », comme on dit chez moi, dans ma culture familiale maternelle, paysanne donc. « Un bâton merdeux », un truc impossible à saisir sans risque, un truc très inconfortable, un truc dont personne ne veut mais avec lequel il faut parfois composer.....

Alors, par quel bout le prendre ? J'ai évité le côté intellectuel ayant péniblement vérifié que ce bout-là était riche mais bien embourbé, d'autant plus que les intellectuels de la question n'ont pas vraiment fait leurs preuves sur nos terrains d'exercices. J'ai évité la partie démagogique, souvent pratique, ce bout-là plus propre en apparence était bien glissant et j'allais me retrouver le nez dans le ruisseau enjoliveur. J'ai été tentée par le côté descriptif puis analytique d'une situation, mais avec ce côté je risquais de répandre mes critiques, propres et impropres, autour de moi saisissant mon

²⁰ Psychologue, Docteur en Psychologie, Grenoble.

bâton sur une surface réduite. Finalement je l'ai pris par le bout me paraissant le plus sûr pour éviter la chute ridicule, celui me permettant une approche en mode panoramique de ce que je vis, observe, ressens, comprends et ne comprends pas, de mes expériences interculturelles en EHPAD.

J'ai donc pris appui sur mes impressions et observations, acceptant de vous rencontrer dans et avec mon inachevé, mon vide, mes exils ; ignorante, impuissante, sans réel savoir élaboré sur la question qui nous intéresse. Mais bien là avec vous, avec tout ça, c'est-à-dire mes histoires interculturelles et probablement pas seulement, mes empêchements butant sur une question historique, fruit d'une certaine mutation mondiale comme le soulignent les propos de Me Manoukian. D'ailleurs, Marie-Claude Fontbonne, secrétaire de l'ARAGP, cherchant à me rassurer hier soir, mesurant mon désarroi face à mon impossibilité de construire mon intervention de ce jour, me disait : « mais bien sûr que tu es coincée, la question n'est plus dans les constructions interculturelles, l'heure est au communautarisme, à la séparation, c'est plus fermé ! » Oui, évidemment, quels que soient notre origine, notre génération, notre métier, nous partageons une même langue qui est aussi une langue radicalement différente parce qu'habitée d'une subjectivité culturelle entraînant les malentendus et les parcours séparés. Marie-Claude a bien eu raison de m'aider à réaliser que si je n'arrivais pas à écrire et penser au sujet de l'interculturel, c'était peut-être parce que je sentais la part désuète qu'il y aurait à penser la rencontre dynamique de la différence au temps du clivage et de la culture de la différence séparatrice. L'actualité en témoigne dramatiquement chaque jour.

Ce qui m'a permis d'oser me présenter avec un texte si mal ficelé, parce ficelé en dernière minute, ce sont mes coéquipiers réconfortant de l'ARAGP et mes groupes de travail de terrain, avec lesquels je vis et expérimente les accordages et désaccordages interculturels. Comme par exemple, ici et là, où il se passe régulièrement quelque chose d'inhabituel...

Il y a quelques années, dans les couloirs d'un EHPAD, deux de mes collègues, de pays d'origine africains différents, de culture religieuse différente, se sont fait la guerre dans les couloirs, l'une faisant tomber l'autre en la piégeant dans les fils de son aspirateur... les gendarmes ont du intervenir.

- J'entends souvent ces propos de mes collègues d'origine étrangère : « chez nous on fait comme ça, on s'occupe de nos parents... ». Alors, un tantinet agacée mais restant silencieuse de peur de toucher des points culturels sensibles qui m'échapperaient, je me dis : « ben chez nous aussi ! c'est tout pareil. Pourquoi est-ce que ça ne se voit pas, ça ne se sait pas ? »
- Là, c'est une partie des femmes musulmanes de l'équipe qui fait la prière dans l'EHPAD et refuse de s'occuper des hommes y résidant.

- Ici, c'est Ludivine et autres jeunes femmes, tout juste sorties du système scolaire, semblant égarées dans ce pays de vieux, bizarres, aux corps effrayants parfois, pas vraiment gentils, pour lesquels elles ne développent pas de tendresse spontanée alors qu'elles ont choisi ce lieu parce qu'elles aiment les vieux, qui m'ont appris à lire en phonétique et à bien réfléchir avant de parler pour me défaire de mon jargon.

Ici et là, la culture de chacune ne se parle pas ou peu. Elle agit surtout : séparant souvent dans le bruit, la fureur ou le silence ; parvenant parfois à donner lieu à des co-constructions dynamiques dans le travail d'équipe et les rencontres avec les vieilles gens. Mais avant de poursuivre, je vous présente les hommes et les femmes de mon groupe interne interculturel. Et oui, je ne suis pas venue seule !!!

Fatou, Corinne, Saïda, Emma, Sandrine,
 Marlena, Lucie, Heddi, Magdeleine,
 Rabha, Audrey, Shérifa, Miassa,
 Julien, Sarah, Elisabeth, Marina,
 Nadia, Victoria, Argentine, Kéridwen,
 France, Karima, Mohamed, Henri,
 Moussa, Mireille, Sanela, Séverine,
 Ola, Naïma, Biaggio, Laïla,
 Stressi, Damata, Luc, El Harem, Swjéta,

Soignants d'ici, soignants d'ailleurs, vieux d'ici, tous ici, ensemble, français pour la plupart, évoluant au sein d'une même culture, et cependant chacun imprégné par la culture de ses ancêtres, de sa famille, de sa génération, de sa profession, de sa terre d'origine et de sa terre d'accueil, de sa langue, de ses langues... Ensemble, ces hommes et ces femmes tentent de faire équipe, pour soigner vieux d'ici, vieux d'ailleurs, des vieux finalement toujours d'un ailleurs parce que d'une autre époque, d'un autre pays, d'une autre histoire... là est notre interculturelité. Qu'en dire de plus ?

J'aurai pu vous parler longuement de l'influence de la culture sur la manière de soigner mais mon souci n'est pas là et des travaux existent à ce sujet. Même si la question du conditionnement par la culture de tout acte thérapeutique, réalisé ou reçu, est à considérer avec sérieux, l'affaire est parfois cocasse comme elle l'a été lors de notre dîner traditionnel la veille de nos journées d'études. Nous échangeons à propos du sujet de jour et ceci nous a amené à débattre sur la manière de « faire pipi » des hommes en EHPAD, certaines soignantes ne supportant pas que les vieux pissent debout, d'autres ne supportant pas que les vieux pissent assis.... Les mères de garçons de notre petit groupe

se sont lancées dans le débat avec beaucoup de conviction, les autres femmes y mettant leur grain de sel amusé. Les garçons apprennent à faire pipi, debout ou assis, et ce probablement en fonction de leur environnement majoritairement masculin ou féminin, et du rapport à la propreté de ce dernier. Pipi assis, pipi debout... Un garçon qui pisse assis risque d'être moqué par les autres ... un garçon qui pisse assis est-il moins viril que les autres ? Si on apprend à son fils à pisser assis, est-ce qu'on le prive d'un plaisir masculin ? ... Assis ou debout, c'est une question d'éducation, de culture donc, une question de genre et de contrainte sociale aussi, et peut-être en arrière fond, d'identification à la mère, au père... Et en maison de retraite alors ??? Et bien dans ce milieu essentiellement féminin, les hommes ont plutôt intérêt à pisser assis, question d'hygiène..., de prise de pouvoir féminin aussi peut-être... allez savoir ! Cet interculturel-là, innocent et amusant en apparence, est celui qui s'insinue sans crier gare dans nos pratiques et qui peut tranquillement aliéner l'autre à sa propre culture.

Revenons à l'interculturel, de façon plus académique, l'interculturel qui désigne tous les processus de rencontre entre les cultures. Ce mot est composé de deux éléments : inter qui implique la notion de réciprocité ; culture qui renvoie à des us et coutumes propres à chaque groupe et transmis par celui-ci. Les soignants et les soignés ne partagent ni les mêmes significations, ni les mêmes formes d'expression, mais c'est dans leurs interactions que se construit leur interculturalité qui, selon les spécialistes de la question, s'établit dans une perspective de sauvegarde d'une certaine identité culturelle des partenaires en relation. La confrontation à la diversité culturelle jalonne notre quotidien au regard de la multiplicité de nos affiliations, de nos référentiels socio-culturels. Ce versant social de l'interculturel marque ce qui différencie un sujet d'un autre. Cette réalité est souvent abordée à propos de la relation de soin, repérée, repérable par les soignants, réalité prise en considération du mieux possible. Mais cette question interculturelle ne peut pas vraiment être considérée dans sa réalité non repérable, faite de ce qui échappe à l'un et à l'autre de sa subjectivité. Elle ne semble pas vraiment considérée non plus au sein de nos équipes de travail, dans « l'entre nous »... Demande-t-on à Karima comment on fait chez elle ? Est-ce que l'on essaie de faire comme Marina le ferait avec les siens ? Discute-t-on nous seulement de nos différentes approches ? Heureusement, la culture de chacun et chacune s'installe dans nos pensées communes et travaille à la création de jolis plis, plis créateurs de dynamisme et de relief. Retour à notre dîner et au jeu de la pensée associative à propos du mot « pli »...qui a fait penser à Aurélie Kalisz au mot « ride » et à Catherine Haffner, au mot « vague ».

Les plis : partie repliée ou pincée qui donne ampleur et ondulation à tous tissus et matières ; ride, sillon ou bourrelet de la peau, de la croûte terrestre ; enveloppe d'une lettre importante ; zone de flexion d'une articulation ; habitudes bonnes ou mauvaises... Plis interculturels qui ouvrent sur le

monde, qui ouvrent au monde de²¹,

Fatou, de La Côte d'Ivoire, la démenche est pour elle l'expression de l'esprit des ancêtres, à respecter coûte que coûte ;

Soumia, de la cité, qui sert au repas « du jardin de légumes », qui ne sait pas ce que sont les épinards peinant à les servir dans les assiettes, mais qui prépare de belles salades de fruits frais comme elle le fait pour les siens ;

Emma, béninoise, qui me demande pourquoi on dit aux enfants des vieux d'ici de ne pas venir les voir trop souvent alors que le vieux d'ici comme le vieux du Bénin et d'ailleurs, a besoin de sa famille qui lui doit bien ça... ;

Sandrine, du Dauphiné, qui inscrit sa fille dans le monde avec un prénom algérien et son fils avec un prénom espagnol et qui est persuadée qu'il n'est pas possible, comme il est noté dans son dossier, que Mme B., algérienne d'un grand âge, ait prénommé deux de ses filles nées en France, Alexandra et Catherine ;

Marina, biélorusse, qui se demande si elle a le droit de faire ce qu'elle fait parfois le week-end au cantou... jouer du violon pour faire plaisir et apporter de la sérénité, comme on le fait souvent dans son pays ;

Damata, camerounaise, toujours le sourire, qui prépare des nems pour ses collègues, et qui ne comprend pas pourquoi deux résidents l'appellent « la négresse bonne à baiser, parce que c'est fini ce temps-là, non ? » ;

El Harem, algérienne, régaland résidents et collègues de ses gâteaux, d'ici et de là-bas, et de son thé à la menthe, qui caresse les cheveux et murmure au bord du lit des « vieux déments » qui ne trouvent pas le sommeil tout en se demandant si elle a le droit de faire ça ;

Nadia, marocaine, masse les ventres des vieux d'ici avec de l'huile de maïs pour leur éviter normacol et autres déplaisirs²² ;

Swjéta, roumaine, qui se méfie des autres et se tient toujours à distance, parce qu'elle sait que la violence des hommes n'est jamais loin et peut surgir n'importe quand ;

Stressi, gitane, qui n'en fait qu'à sa tête, tout en faisant son travail, ce qui rend nerveuse sa responsable mais fait rire les vieux qui la regardent faire ;

Kéridwen, bretonne, qui raconte l'histoire de Bécassine, la sienne ;

¹ Les collègues citées sont pour la majorité française ou ayant double nationalité, mais je fais volontairement référence à leur pays d'origine ou celui de leurs parents, marquant leur culture singulière

² Et ça marche

Naïma, tunisienne, toujours disponible mais épuisée, qui assure la vie des siens « entassés » dans son T3, âgés de 17 ans à 90 ans, qui passe aux restos du cœur le soir après le travail, après avoir jeté la nourriture non consommée par les vieux d'ici ;

Sarah, de la cité, 19 ans, qui doit apprendre à faire et à faire faire, des grues en origami et qui s'inquiète me demandant comment on va faire, en papier, la partie montante de la grue et le bureau du haut ;

Mireille, togolaise, à qui Emma, béninoise, refuse de parler parce que sur leur terre africaine, leurs pays étant limitrophes, les femmes du Togo viennent voler les hommes béninois, les togolais ayant été décimés par les guerres.

Je pourrais continuer encore et encore pour rendre compte des plis interculturels colorés qui, s'ils peuvent se construire, sont une véritable ouverture et apportent de l'épaisseur à la dynamique collective avec ses zones de complémentarité, de plaisirs, de partages, de conflits nécessitant, certes, des ajustements, mais étant possibles, des plis, enrichissants chacun et nos cultures d'équipe, permettant des apprentissages et transmissions de savoirs, faire, être. Encore faut-il que nous laissions place à tout cela, entre nous, dans l'institution. Parfois, souvent peut-être, les plis de la culture sont bafoués, balayés ou si lourds à porter ou si peu conscientisés qu'ils ne supportent aucun partage et cela s'entend dans les mots utilisés, le ton et la mélodie pour dire, les gestes mis en œuvre, les ratés du prendre soin... nous touchons-là aux replis.

Le repli, c'est le retrait, l'épaisseur supplémentaire au pli, qui enfouit, fige, cache, fait taire ; c'est le retour en arrière ; c'est l'isolement dans son intériorité. Dans l'intimité des replis, il y a la haine, la honte, la colère, la violence, la culpabilité, l'incompréhension, les traumatismes, le trop-plein d'impensable et de déception, la désillusion et la désespérance. Les replis empêchent d'être ensemble. Alors on vit et travaille, côte à côte, avec en soi et entre nous, tout ce qu'on ne peut pas dire, tout ce qu'on n'ose pas penser et ce que l'on pense avec crainte, tout ce qu'il faut oublier... rejetant ou accueillant difficilement, l'étranger à soi. Là, nos savoirs, notre bon-vouloir, ne servent plus à rien, ou à si peu...

L'autre, quel qu'il soit, est un alter ego potentiel, c'est-à-dire l'autre, extérieur à moi, entité matérialisée par le semblable et aussi ce qui agit en moi comme lieu du symbolique et de la loi. L'autre est toujours celui dont on veut se distinguer, qui est étrange ou mystérieux et qui dérange. Ce qui définit l'étranger, c'est sa non-appartenance à un espace d'interconnaissance, espace géographique, social, psychique. Cet autre, pluriel, peut facilement provoquer chez son partenaire

relationnel des ressentis divers comme la honte, la colère, la gêne, l'incompréhension. Si ce dernier n'arrive pas à gérer ces éprouvés comme lui appartenant, il risque un soudain repli sur soi ou à la projection de ces sentiments sur celui qui les provoque ou sur d'autres, alentours.

Travailler la question de l'étranger et du différent, c'est surtout s'interroger sur la réactualisation dans la rencontre avec l'autre de ce qui manque à soi-même. Reconnaître ses ressentis d'étrangeté, c'est bien sûr aussi consentir à ce qu'une partie de soi échappe au contrôle intime, manque à son savoir sur soi et ne se résorbe jamais. De fait, chacun d'entre nous, au moins sur son terrain d'exercice institutionnel, doit composer avec son étrangeté toujours réactualisée quels que soient les codes socioculturels de la personne rencontrée, vieux d'ici, d'ailleurs, familles des villes, familles des champs, soignants formés, déformés, en cours de transformation... !

Finalement toute clinique est interculturelle. Ce sont les situations cliniques, culturellement homogènes qui constituent l'exception. Et pourtant, nous nous heurtons régulièrement à l'inquiétante étrangeté, à celle qui fait se retirer créant les replis chez les uns et les autres, les replis qui tentent illusoirement de sauvegarder l'unité de l'être, qui tente d'endiguer ce que la rencontre convoque de l'étranger en soi-même, les traumatismes, les non-dits, le refoulé... Ce qui pose problème alors est étranger à l'interculturalité.

Sortir du repli, est-ce possible ? Sans doute. Travailler autour et avec nos replis individuels et collectifs devraient être possible, sans trop de honte, sans trop de peur, sans trop de pudeur, sans trop de haine... Mais, s'il vous plaît, dites autour de vous que les groupes de l'analyse de la pratique ne sont pas la solution à ce problème, ni l'élaboration du projet d'accompagnement des vieux par des soignants, dont vieux et non vieux n'ont rien à faire !!!

Il s'agit juste de s'approcher des uns des autres, pour approcher les replis, sans forcément les dire, les provoquer. Il s'agit au moins de les approcher, de les savoir là, pour pouvoir s'atteler à la construction d'une culture de terrain commune, interne à l'institution... Je sais combien cela est difficile à l'heure de l'uniformisation et de la mutualisation des compétences, à l'heure du « c'est partout et pour tout le monde pareil ! ». Mais, il est vraiment possible, ici et ailleurs, pour que chacun puisse laisser circuler sa culture, de jouer du violon, de préparer un thé à la menthe, de goûter avec une pizza napolitaine, de manger de la tête de veau, de la bouillabaisse ou du canard laqué, de masser les ventres avec de l'huile végétale, de chanter des berceuses en polonais. Et de respecter le silence qui protège les plaies non cicatrisables.

La question de l'interculturel au sein de l'institution, de ses plis et de ses replis au cœur des accordages nécessaires au travail d'équipe, en appelle à la langue... c'est à parler une même langue ensemble, faite de la tienne, de la sienne, de la mienne, qu'il faut s'exercer. La langue, pas le

langage. La langue, c'est-à-dire ce qui dit, au moins un peu, la terre, la mélodie, la couleur, les senteurs, les plaisirs, les jeux, les silences de chacun et un jour de tous....

L'interculturalité, ou plutôt la multiculturalité, émerge donc, enfin, dans nos pratiques, dans nos rencontres. Elle est à mettre en travail, à envelopper, à vectoriser. Elle n'est surtout pas à réduire à la rencontre avec un sujet d'origine géographique éloignée. Puisque chacun expérimente la rencontre avec l'autre, et non pas le rapport avec l'autre, à partir de ce qu'il est et non pas de ce qu'il sait, envisager le versant psychique de la multiculturalité devient une exigence. Cela engage donc à considérer la question de l'altérité sans crainte majeure. L'idée est de renoncer à vouloir transformer l'étranger à soi pour le rendre conforme à soi-même à nos groupes d'appartenance, pour tenter de tisser une culture professionnelle, pratique, ajustée et adéquate à l'ensemble et non à quelques-uns. Soyons curieux des idées de chacun, osons en penser quelque chose ensemble, laissons la place aux initiatives, prenons le risque qu'elles soient parfois malheureuses... Prenons surtout le temps de regarder, ici et ailleurs, là où la clinique, la sollicitude, le prendre soin, s'absentent, là où s'exposent les replis, les ras-le-bol, les incompréhensions, les douleurs, pour réfléchir à ce qu'on peut y faire, à ce qu'on a à y voir. Bien sûr, cela est plus facile à penser, à dire, à écrire qu'à faire...

Afin de terminer mon propos, le tissage de mes moments culturels avec les vôtres, j'ai encore deux derniers fils à entremêler.

Un fil, qui nous relie à Aurélie Kalisz, psychologue, co-équipière de bureau de l'ARAGP, qui hier soir, lors du dîner déjà évoqué, mobilisée, avec les autres, pour m'aider à accomplir ce texte inexistant alors, déroulait sa chaîne associative à partir de mon titre d'exposé. C'est ainsi, qu'après le mot « ride », est arrivé sur la table un tonitruant « TA GUEULE ». Dans la bouche de la délicate et discrète Aurélie, en ma présence du moins, c'est tout à fait surprenant, et très inattendu !

Je suis restée interloquée, par l'injonction, sa force, sa crudité sur notre table raffinée, injonction qui n'a pas été sans convoquer une bribe pénible de mon enfance ; interloquée aussi par le changement opéré en Aurélie. Je m'y suis donc intéressée, je suis curieuse de cette femme qui fait mouche et ne parle pas par hasard.

« Ta gueule », oui sans doute, chacun sa gueule, chacun pour sa gueule souvent. « Ta gueule », oui ça suffit, il faut que ça cesse toutes ces obligations à entendre l'autre et à lui faire de la place, d'autant qu'on a l'impression que c'est un puits sans fond. « Ta gueule », oui d'accord, il y a aussi urgence à se taire, pour se mettre à l'écoute de ce qui ne fait pas de bruit, en l'autre, en nous.

Le dernier fil enfin, celui qui nous relie à TS Eliot, écrivain américain naturalisé britannique, écrivant en 1968 dans son livre « four quartets » :

*« Pour pouvoir arriver à ce que tu ne connais pas
Tu dois emprunter une voie qui est la voie de l'ignorance.
Pour pouvoir posséder ce que tu ne possèdes pas
Tu dois emprunter la voie de la dépossession.
Pour pouvoir arriver à ce que tu n'es pas
Tu dois emprunter la voie dans laquelle tu n'es pas.
Et ce que tu ne connais pas est la seule chose que tu connais.
Et ce que tu possèdes est ce que tu ne possèdes pas.
Et là où tu es est là où tu n'es pas. »*

BIBLIOGRAPHIE

- AMEISEN J.C. (2012), *Sur les épaules de Darwin, les battements du temps*. Actes Sud, 2014
- ASCOFARE S. (1997), « Une clinique interculturelle ? ». ELFAKIR A., BIDOU-HOUBAINE A., *Pratiques cliniques, psychopathologie et démarche interculturelle*, COFRIMI
- BONNEVILLE A. (2010), « Quand la question de l'interculturel fait retour à la clinique...Eléments pour une rencontre de l'autre ». *Psychothérapies*, vol. 30
- FREUD S. (1919), « L'inquiétante étrangeté ». *L'inquiétante étrangeté et autres essais*.
- HIRSCH E. (2008), *Les pratiques de soin en situation interculturelle*. Espace éthique/AP-HP, www.espace-éthique.org
- KAES R. (2004), « La consistance psychique de la différence culturelle : être un autre pour un autre ». *Le journal des psychologues*, 217.

Jean-Marc TALPIN²³

On prévoit une chose, un projet, bientôt un programme. Et c'est autre chose qui vient ! C'est donc d'abord à ce voyage là que je vais vous convier.

Lors de la préparation de cette journée, j'avais commencé à rêver une promenade dans la littérature du monde ramenée à ma petite échelle, de *L'automne d'un patriarche* aux *Cent ans de solitude*, en passant par *Erendira et sa grand-mère diabolique* (G. Garcia-Marquez), sans oublier *Le vieux qui lisait des romans d'amour* (L. Sépulveda). Je serai ensuite monté en Amérique du Nord avec Tony Morrison et de ses générations de femmes, avec *Le vieil homme et la mer* (E. Hemingway). Nous aurions curieusement croisé un autre vieillard métaphysique, celui de *Les jours, les mois, les années* du chinois Yan Lianke, avant de retrouver l'Amérique du nord canadienne avec le magnifique *Il pleuvait des oiseaux* de Jocelyne Saucier, livre que le jury de l'ARAGP peina beaucoup à départager des *Vieux fourneaux* pour la remise de son prix, ce dernier allant finalement à la BD en deux tomes pour le moment. L'océan Pacifique traversé, nous aurions retrouvé un Orient d'européen, passant par les classiques *Les confessions impudiques* et le *Journal d'un vieux fou* (Tanizaki), par *Les belles endormies* (Y. Kawabata), *L'histoire de ma mère* (Inoué), *Narayama* (Fukazawa)) ou encore, pour les plus contemporains, par *Adieu mon livre* de Oé Kenzaburo, livre qui, par sa culture ouverte, fait trait d'union entre l'Asie, l'Europe et l'Amérique... La poésie aurait permis de franchir les continents : *Celle qui mangeait du riz froid* (de la coréenne Moon Chung-hee) résonnant avec *Les vieilles femmes et la mer* ou *Secondes* du grec Y. Ritsos L'Afrique n'aurait pas été oubliée, même si la question du vieillissement est loin d'être centrale dans sa littérature : le jeune continent (du point de vue de l'âge moyen de sa population) a sans doute des préoccupations plus urgentes. Amadou Hampâté Bâ aurait été présent, au risque de la caricature (« En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle »).

De l'Afrique, j'aurai emprunté d'autres livres pour voyager d'Israël en Suède ou en Islande : *Les années du crépuscule* d'A. Ariyosh, *Vers les chats* d'Y. Kenaz ou *Tehila* de S.J. Aignon, prix Nobel israélien en partie oublié, puis *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* de J. Jonasson ou *La lettre à Helga* de B. Birgisson.

Enfin, changeant de logique, il y aurait eu les préférés, *Au nom de la terre* de V. Ferreira, rencontre

²³ Psychologue, Professeur de Psychologie, Vichy/Lyon.

particulièrement marquante, de même que *Toute passion abolie* de V. Sackville-West et *Cinq heures avec Mario* de M. Delibes. Et le délicieux britannique *La dame à la camionnette* d'A. Bennett ! Et *Small word* de l'helvète M. Sutter. Nous touchons là à quelque chose qui est directement en rapport avec notre thème de l'interculturalité : j'ai été le premier surpris de constater que les préférés étaient tous européens ! Du fait d'une plus grande proximité culturelle, quand bien même ce que je croyais apprécier tenait plutôt au décalage ? C'est probable et, je le reconnais, un peu décevant par rapport à moi-même. Cela vient au fond interroger ma (et notre) supposée ouverture et montrer que la curiosité (la lecture des orientaux par exemple) élargie l'horizon mais ne permet pas toujours d'approfondir.

Bien sûr, cela concerne des livres, donc des systèmes de représentations élaborés. Mais cela nous dit tout de même, sur le fond, la difficulté, fondamentale dans la clinique de la rencontre, de penser l'autre tout à la fois dans l'ici et maintenant de celle-ci, et de le penser dans sa culture. Il y a en effet une mise en tension de ces deux cadres, ainsi que le souligna J. Bleger.

L'écrivain portugais M. Torga écrivait : « l'universel, c'est le local moins les murs ». Cette belle proposition contient sa part d'idéalité. Elle nous interroge, nous autres professionnels qui avons je crois à nous tenir entre l'universel et le local en pensant cette différence culturelle dont R. Kaës fait le troisième organisateur de la psyché. Pour lui, à la différence des sexes et des générations s'ajoute, comme différence fondamentale, structurante, la différence des cultures qui traite chacune des deux autres mais ne peut pas s'y ramener. De plus, dans la lignée de la pensée de J. Bleger, la culture fait partie du fond symbiotique de la personnalité, de ce fond le plus souvent muet si ce n'est justement dans les situation de changement culturel (migration) mais aussi de rencontres entre sujets de différentes cultures qui, de muettes, deviennent perceptibles, au risque de la persécution mais aussi de l'enrichissement, de la mise en perspective de sa propre culture, du rapport de chacun à sa propre culture et de ce qui, jusqu'alors, avait pu y paraître évident. Les remarques passées d'un ministre sur la difficulté à supporter les odeurs des autres, les assassinats à Charlie Hebdo et alentour nous rappellent combien est grande la tension entre persécution et enrichissement, loin de toute idéalisation...

J'avais donc rêvé, imaginé tout cela, voyage à partager avec vous, à enrichir de vos propres étapes, de vos propres voyages textuels... Et puis, comme c'est si souvent comme cela dans la vie, il y a eu une rencontre, une rencontre littéraire. Avec *La langue de ma mère*, de Tom Lanoye, un écrivain belge néerlandophone (curieusement il est écrit « traduit du néerlandais » et non du flamand...). Il est des livres et des auteurs qui s'imposent, il en fut ainsi de *La langue de ma mère* qui réorienta mon projet et lui fit prendre une ouverture nouvelle.

Bien sûr, à un premier degré, surtout vu notre pays centralisé et centralisateur, la Belgique est déjà un ailleurs, un ailleurs composite, plurilinguistique : le français et le flamand, le hollandais et l'anglais, aux marges l'allemand, l'espagnol... tout cela dans une tension loin d'être pacifique, à la croisée d'enjeux identitaires, économiques, politiques, idéologiques, et j'en oublie sûrement. En effet, la dimension linguistique, si elle a ses enjeux propres (on ne pense pas tout à fait pareil dans chaque langue) est aussi le porte-symptôme, le point de cristallisation de bien d'autres dimensions.

Mais, dans *La langue de ma mère*, la tension, la dialectique dans certains cas, entre l'ici et l'ailleurs est bien davantage mise en exergue par la rupture de ce qui fonde une communauté, ici la communauté familiale, la communauté plus restreinte aussi entre une mère et son fils : la langue. Nous avons beau savoir les illusions et les méprises que provoque la croyance en une langue commune, le très beau et puissant texte de Tom Lanoye nous ouvre à autre chose, dans un vrai et profond travail d'écrivain, c'est-à-dire, essentiellement, dans un travail de la langue et sur la langue, car au fond c'est bien toujours de cela qu'il s'agit, d'une manière ou d'une autre. Il nous ouvre :

- D'une part à l'histoire de notre rapport à la langue qui nous a été transmise et que nous avons acquise, à l'histoire de cette langue dans ses multiples inscriptions, à ce qu'elle véhicule affectivement, socialement, historiquement, politiquement ...
- D'autre part à la découverte que la langue de chaque autre, dès lors qu'on l'écoute attentivement (nous sommes payés pour cela !), que notre propre langue aussi nous sont pour partie langues étrangères. Nous retrouvons cela très clairement dans les souvenirs de mal entendus/bien entendus de la langue par les enfants, sans parler des détournements de langue ainsi qu'en témoigne *Les vieux fourneaux* (« Ni yeux ni maître », slogan des vieux aveugles anarchistes...).

C'est tout cela et autre chose encore que nous donne à découvrir, à entendre et à lire à la fois Tom Lanoye qui creuse par là-même l'écart entre sa langue d'écrivain, ce qui fut la langue de sa mère (et de son père) et ce que cette langue est au présent, après l'AVC de cette mère qui fut aussi commençante avec son mari (le commence est métier de parole, dans une boucherie comme ailleurs) et actrice de théâtre amateur, la grande affaire de sa vie, sur les planches comme dans la vie quotidienne qui y gagnait un coefficient de dramatisation parfois difficile à vivre pour le reste de la famille qui ne savait plus où était la vérité de la mère tant elle tenait ce qu'elle croyait être le rôle de ce qu'elle vivait : ainsi des quasi agonies lorsque ses enfants adolescents rentraient après l'heure prescrite et qu'elle se voyait déjà avec deux garçons morts, assassinés, écrasés dans un accident... Patrie et langue maternelle sont, suite à l'AVC de la mère, durant la première visite à l'hôpital, occasion de découverte pour l'auteur : « Ce n'est pas pour rien que l'on nomme patrie le

pays du père et langue maternelle celle de la mère. La première on peut la quitter et même déménager à l'autre bout du monde. La seconde, on ne s'en débarrasse jamais. C'est ce que je pensais. Jusqu'au moment où j'ai vu de mes yeux ma mère perdre sa langue, et donc la mienne. »

Il y aurait à dire sur cette représentation de l'appartenance à une nation par le père : pourquoi patrie plutôt que matrice (comme l'aurait écrit l'auteur de *Mersonne ne m'aime*) ? Il y aurait à dire sur la représentation de l'appartenance à une langue par la mère plutôt que par le père : pourquoi langue maternelle plutôt que langue paternelle alors même que cette langue, que ce père, font tiers séparateur et lien quant au corps à corps primitif de l'infans et de la mère ?

Il est bien difficile de raconter *La langue de ma mère* car ce livre est construit tout en digressions, suivant ou reconstituant avec maestria les chaînes associatives du fils endeuillé qui eut besoin de plusieurs années pour oser se mettre à son écriture. Aussi développerai-je, en rapport avec notre thème, le propos suivant. Je sais bien que l'ailleurs et l'ici, ce n'est pas seulement une question de langue, parlée ou écrite, mais aussi une question de manière d'être, d'usages, d'odeurs, de lumières, de chaud ou de froid, de paysages, de déplacements, de corps. Sans ignorer ni oublier tout cela, je proposerai cependant de traiter l'ici et l'ailleurs à partir de l'étrangeté / l'étrangéité d'une des plus proches, voire de la plus proche, la mère. Je proposerai que ce peut être un prisme pour aborder d'autres situations, celles où l'écart est profond entre la langue du soignant et celle du soigné, des accueillants et des accueillis, tant du fait des origines géographico-linguistiques distinctes que du fait des avatars de la langue dans les effets de la maladie, quand ces deux aspects ne se cumulent pas, ainsi que nous le verrons plus loin avec une patiente d'origine polonaise.

La langue de ma mère a fondamentalement deux sujets : la mère, plus largement l'histoire familiale, et la langue, objet d'investissement majeur de ce fils devenu écrivain, entre autre pour ce théâtre qui fut, et demeure en quelque sorte, la scène de la mère.

Ce livre est écrit dans une langue baroque dont le lecteur est amené à comprendre qu'elle fait écho à la langue de la mère avant son AVC : « elle, elle, elle, dans ce magnifique et ininterrompu flot de paroles baroque et précis de jadis, la langue mélodieuse qu'elle a maîtrisé pendant tant d'années, son idiome d'avant cette soirée fatale, la langue de son moi d'avant, de ma plus ancienne source, ma langue maternelle, mon ADN verbal : elle, elle, elle. » Cette langue semble d'autant plus luxuriante que la mère en fut privée les derniers temps de sa vie, que sa langue fut alors pathétiquement, mais aussi comiquement parfois, ramenée à quelques mots, dont, répétitivement « een beetse », soit : « un petit peu ».

Mais, loin de se réduire à ce clivage temporel avant/après l'AVC que nous rencontrons souvent dans la clinique, T. Lanoye nous installe d'emblée dans la pluralité linguistique : les langues de son

pays bien sûr, la langue de son écriture (son néerlandais intègre nombre de mots français) qui est à l'évidence autre que la langue parlée, celle de ses séjours régulier en Afrique du Sud, la langue de Sidonie, « son patois bec de lièvre » qui donne lieu à de multiples incompréhensions, la langue des (rares) ivresses du père ou d'autres, la langue du commerce, ses tics et son inventivité...

La rencontre avec la mère d'après l'AVC, cette mère qui, juste après, fut subitement prise d'une crise de violence à l'encontre de son mari sidéré qui ne la comprenait plus, la rencontre avec cette femme ouvre une béance d'incompréhension : « S'il [le père] pouvait au moins saisir ce qu'elle dit, il comprendrait ce qui lui prend. Mais elle vomit un flot irrépressible de bruits rauques, de morceaux de sons bruts, d'explosions brusques suivies de cris prolongés, c'est un bafouillage agressif, une purée de langue pleine de bribes de mots et de sifflements, un salmigondis barbare. C'est un baragouin total dont elle invente sur l'heure le vocabulaire et la grammaire, sans se rendre compte que personne d'autre qu'elle ne pratique cette langue d'enfer. » Admirons le style ! Et soulignons que ce passage ramasse les différentes manières dont le fils qualifie cette langue que semble encore structurer la psyché de la mère mais ne fait plus sens pour ses interlocuteurs voire, de ce fait même, souligne l'écart entre elle et eux de même qu'entre elle d'avant et elle de maintenant. Ainsi l'auteur évoque-t-il ailleurs dans son texte : une salve de son jargon démoniaque, son dialecte infernal, son babil, son galimatias, son baragouin, une sorte d'abolement, son dialecte inconnue flambant neuf, sa langue inconnue...

Arrêtons-nous un temps sur cette fiction de la langue de la mère d'après l'AVC comme d'une langue parlée et comprise par elle seule. Elle pose tout d'abord une question : s'agit-il pour la mère d'une langue, sa production verbale fait-elle sens pour elle ? Je pense que non, ainsi que nous le voyons dans la clinique des patients déments. Mais si cette langue ne fait pas sens, du moins en contient-elle encore une potentialité, du moins fait-elle lien, et ceci dans deux dimensions intrinsèquement articulées l'une à l'autre :

- d'une part elle fait lien interne en reliant les éprouvés et les affects dans une prosodie ;
- d'autre part elle fait lien avec cet autre auquel elle s'adresse et dont elle méconnaît la totale incompréhension.

Dans une relation soignante, dans une relation psychothérapique, il peut y avoir renforcement du processus de liaison interne par le lien avec l'objet et ce qu'il renvoie de ce qu'il perçoit de ce discours. Mais le renforcement peut aussi être négatif : l'incompréhension profonde du soignant entraîne un effet de non liaison, voire de déliaison, chez le patient.

Cette fiction d'une langue inventée par la mère permet aussi à l'auteur de la réhumaniser. Il n'est qu'à voir dans le texte la bascule du vocabulaire : on passe de la purée, du salmigondis, à la langue.

C'est précisément ce que nous faisons avec les étrangers dont nous ne parlons pas la langue : nous faisons l'hypothèse, nous leur faisons le crédit qu'ils veulent nous dire quelque chose, que nous ne parvenons pas à comprendre. Ainsi d'une collègue qui, après avoir une ou deux fois essayé, dans l'entretien avec une vieille dame migrante Kosovar, de passer par un interprète au téléphone, convint avec elle de faire avec les moyens du bord : bribes de français, de kosovar, d'allemand, d'anglais, mimogestualité, dessins parfois : elle me dit que sur le fond la relation y gagna beaucoup en profondeur, en investissement, mais aussi en jeu.

Il y a une dizaine d'année, en vacances dans un village en Grèce, la voisine de la maison que nous louions commença, un matin, à me parler. Je lui montrais ma totale incompréhension. Elle ne parlait que grec et moi pas du tout. Cela ne la gêna pas du tout : tous les matins elle reprenait la discussion, je répondais par des signes, des mimiques, en français avec la désagréable impression de ne pas être tout à fait honnête. Après quelques jours elle me fit signe d'attendre et m'apporta des gâteaux qu'elle avait fait, mon montrant avec un grand sourire que c'était pour les enfants. Alors que j'avais été en quelque sorte bloqué par la question du sens, elle avait fortement investie le lien et acceptait un sens plus global, diffus, je dirai presque une ambiance de sens.

Penser que la mère invente une langue la rétablit dans un des traits fondamentaux qui la font, elle, l'actrice de théâtre, humaine. Et l'on voit bien comme cela peut déraiper lorsque l'on se moque de la langue d'un étranger, oubliant sa potentialité de sens (dont nous nous sentons alors, parfois persécutoirement, exclus) pour la ramener à l'incongruité de ses sons.

Sur cette béance de la langue perdue et inventée par la mère, le mari comme le fils peuvent lancer des ponts en appui sur le passé, ce qui n'est pas toujours possible lors des rencontres-non rencontres dans le cadre de nos pratiques professionnelles, lorsque nous ne savons rien ou bien peu tant de l'histoire des patients déments que de celle des vieux migrants enfermés dans leur langue maternelle ou ce qui nous semble tel. Le père et le fils peuvent lancer des ponts car ce qui se passe dans la parole se passe aussi dans le comportement, dans l'intonation, la mimo-gestualité qui, l'une et l'autre, supposent néanmoins un code commun car elles ne sont pas naturelles. Et nous savons combien nous pouvons être totalement déroutés par des langues qui ne nous sont absolument pas familières, en particulier parce que leurs liaisons aux affects, dans les intonations et la mimogestualité, nous sont indéchiffrables. Je pense par exemple à certaines langues orientales ou africaines.

Cette situation montre qu'au fond du sujet demeure, au moins ici, l'idée de la langue, de la parole, que parler demeure un investissement, quand bien même la langue serait perdue. Nous pensons alors à ces vieux migrants qui parlent une langue d'origine plus ou moins fossilisée de n'être plus

en prise avec la langue telle qu'elle se parle et se transforme dans le pays d'origine. C'est d'une certaine manière ce que l'on trouve aussi avec la mère de T. Lanoye : celle-ci ayant fait d'autres AVC, il ne lui reste à la fin qu'un « squelette de langue ».

Il y a des années, dans l'unité de gériatrie-psychiatrie dans laquelle j'intervenais alors, fut accueillie une dame démente qui devenait agressive avec son mari. Durant son hospitalisation, elle ne parlait plus que polonais. Son mari, français, l'avait rencontrée en Pologne durant la seconde guerre mondiale, elle revint en France avec lui. Ce mari, qui n'avait que des rudiments de polonais, disait qu'il ne la comprenait pas. Dans l'unité elle parlait souvent, son discours était accompagné d'intonations riches. L'équipe souffrait de ne pouvoir la comprendre et elle sollicita un infirmier d'un autre service qui parlait polonais. Celui-ci dit que cette dame ne parlait pas polonais mais une langue qui n'appartenait qu'à elle, quand bien même elle ressemblait au polonais. Dans un premier temps cette révélation entraîna une réaction dépressive de l'équipe (cette dame disait n'importe quoi, elle n'était plus capable de communiquer) mais dans un deuxième temps elle put entendre que même si la langue était déstructurée en tant que langue potentiellement commune, partageable, demeurait un fort désir de parler en partie compréhensible grâce à l'expressivité de cette dame. Demeurait donc, mais en quelque sorte en creux, la structure et une partie de la fonction de la parole comme peut demeurer la trace de ce que l'on a su mais que l'on a oublié (JM Talpin, ARAGP).

Pour conclure, je soulignerai une dimension quasi universelle de la littérature, que celle-ci soit de vieille tradition, en orient ou en occident, ou de tradition plus récente, en Afrique en particulier. Dans les livres que j'ai cités ou évoqués, certains sont des romans (le livre de T. Lanoye se prétend tel alors qu'il s'agit d'une autobiographie ou d'une autofiction), d'autres des témoignages. Mais, quel que soit leur statut, beaucoup, à commencer par *La langue de ma mère*, sont sur la mère et/ou le père morts, ou plutôt sur la mère et/ou le père vivants mais pensés dans l'après-coup de leur mort. Ce que l'on appelait à l'âge classique des tombeaux, des tombeaux de mots : enterrer et re-susciter tout à la fois le parent mort, et ce aux différents âges de sa vie. Je ne résiste pas au plaisir, partagé j'espère, de finir avec les derniers mots de *La langue de ma mère* qui disent bien le besoin d'écrire la vieillesse et la maladie, d'écrire de la vieillesse et la maladie d'écrire contre la vieillesse et la maladie :

« De l'index de l'autre main [l'infirmière] libère, de l'endroit même d'où était issue la langue que j'ai apprise, un **petit peu** de mucus et l'essuie dans un mouchoir en papier. Et c'est là, c'est alors que je me suis juré que dorénavant j'aurai une seule vocation, un seul but, un seul putain d'impératif choisi par moi-même, parce que je ne suis pas capable de grand-chose d'autre, parce que je n'ai rien appris d'autre et parce que je ne crois en rien d'autre. Et cela est : où et quand j'en

aurai l'occasion, je lutterai contre le silence par ma voix, je tenterai de contester le vide par ma parole, j'essaierai de me battre contre tout le papier du monde avec ma langue. Que ceci soit ma rébellion, ma révolte contre le mucus, contre le rôle d'agonie. Laissez-moi au moins cela comme une mutinerie. Qu'il n'y ait plus une seconde, plus une feuille, plus un livre qui ne parle en cent mille langues, qui n'exalte le vocabulaire. Ne plus jamais se taire, toujours écrire, plus jamais sans parole.

Je commence. »

Bibliographie

- Agnon S. J., 1950, *Tehila*, Paris, Gallimard, (2014)
- Ariyosh A., 1972, *Les années du crépuscule*, Paris, Stock, (1986)
- Bennett A., 1989, *La dame à la camionnette*, Paris, Buchet-Chastel, (2014)
- Birgisson B., 2010, *La lettre à Helga*, Paris, Zulma, (2013)
- Bleger J., 1966, *Psychanalyse du cadre psychanalytique*, in Kaës R., *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, (1979)
- 1967, *Symbiose et ambiguïté*, Paris, PUF, (1981)
- Delibes M., 1967, *Cinq heures avec Mario*, Paris, Ed. de la Découverte, (1988)
- Ferreira V., 1990, *Au nom de la terre*, Paris, Gallimard, (1992)
- Fukazawa, 1956, *Narayama*, Paris, Gallimard, (1959)
- Garcia Marquez, 1967, *Cent ans de solitude*, Paris, Grasset, (1968)
- 1972, *L'incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique*, Paris, Grasset, (1973)
- 1975, *L'automne du patriarcat*, Paris, Grasset, (1976)
- Green G., 1969, *Voyages avec ma tante*, Paris, Robert Laffont, (1970)
- Hemingway, 1952, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard
- Inoué Y., 1977, *Histoire de ma mère*, Paris, Stock, (1984)
- Jonasson J., 2009, *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*, Paris, Presses de la cité, (2011)
- Kaës R., 2012, *Différence culturelle et souffrance dans l'identité*, Paris, Dunod
- Kawabata Y., 1960, *Les belles endormies*, Paris, Albin Michel, (1961)
- Kenaz Y., 1991, *Vers les chats*, Paris, Gallimard, (1994)
- Lanoye T., 2009, *La langue de ma mère*, Paris, Ed. de la Différence, (2011)
- Lessing D., 2003, *Les grand-mères*, Paris, Flammarion, (2005)
- Lianke L., 2008, *Les jours, les mois, les années*, Arles, Ph. Picquier,
- Lupano W., Cauuet P., 2014, *Les vieux fourneaux*, T1, Ceux qui restent, Benelux, Dargaud
- 2014, *Les vieux fourneaux*, T2, Bonny and Pierrot, Benelux, Dargaud
- Moon Chung-hee, 2012, *Celle qui mangeait du riz froid*, Paris, Ed. B. Doucey
- Murata K., 1987, *Le chaudron*, Arles, Actes Sud, (2008)
- Oé K., 2009, *Adieu, mon livre !*, Arles, Ph. Piquier, (2013)
- Ritsos, 1958, *Les vieilles femmes et la mer*, Montpellier, (1976)
- 1991, *Secondes*, Toulouse, Eres, (2012)

- Sackville-West V., 1931, *Toute passion abolie*, Paris, Ed. Autrement, (2005)
- Saucier J., 2011, *Il pleuvait des oiseaux*, Paris, Denoël
- Sépulveda L., 1992, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Paris, Métailié
- Suter M., 1997, *Small World*. Paris, Christian Bourgois, (1998)
- Talpin J-M, 2009, "Je me souviens l'avoir su". Mémoire et mémoire de la mémoire, *Actes de la 21^{ème} journée de l'ARAGP, Penser les troubles de la pensée*, Lyon
- Tanizaki J., 1956, *La confession impudique*, Paris, Gallimard
- 1961, *Le journal d'un vieux fou*, Paris, Gallimard

St Jean de Dieu, pliez pour nous

Le pli,
On se plie aux règles,
On régule les spleens,
On s'explique quand on fait les lits,
On amplifie, on déplie,
Bon sang par dépit
Sans répit on donne du sens
On s'abandonne en toute confiance,
En dépit du bon sens,
En toute conscience.

On se plaint, mais on s'y plait
On rouvre des plaies
On élabore des plans
On plante, on sème des graines,
On se plante, on s'engrène
Mais on s'aime quand même.
Je suis mon étranger, l'autre c'est moi-même
Alors entre nous
Chez nous, chez vous
Quand je rentre c'est où chez moi,
Une chose est sûre :
Ce soir, je ne ferai pas un pli.

On s'implique
On simplifie
Il y a les pissenlits, les racines
Les plis qui démangent
Ceux qui dérangent
Les racismes et Bécassine,
La violence, les violons,
L'arôme des nems
Ilarem et ses gâteaux,
Les gâteaux décatis, les cathos,
La gitane qui s'agite
Une vieille harpie qui crie « Charlie ! »
Parce que le tissu social est en charpie
Il y a les grues, les aigris

²⁴ Cie Gertrude II

Qui se traitent de négresses et de gris
La polygamie, les plis des origamis,
Les soucis bénins
Entre Béninois, Togolais et Polonais.
Et puis la nuit,
Les amis, les amants
Et dans l'idée il y a Dalida

Il y a des trop plein, des traumatismes
Des métros A
Jusqu'à la jardinière du Palais St Pierre
Du repli simpliste
Des bateaux d'Erevan,
Des rêveurs de vanités,
Des vannes qui s'ouvrent
Des âmes qui souffrent
Des récits poignants, des balises
Des lâcher prise
Et ce bras toujours coincé qui refuse
De lâcher la poignée d'une valise.

Lee Harvey Asphalte

Des pansements sur une valise

Aujourd'hui, j'ai pris un coup de vieux
Je croyais pourtant qu'un psy ça servait à aller mieux
Mais ces histoires d'accident d'usine
de châtiment divin, de pogrom arménien, de génocide
m'ont plongé en pleine angoisse paranoïde
Tout est devenu menaçant
une valise, un accordéon, un pansement
En plus, « je suis Charlie », ce qui est dangereux en ce moment
Je me sens comme une tête de Turc
avec les mains de la soumission, de la colère, un bâton merdeux
enfin bon, un truc !
Et il faut que j'y mette ma langue
pour sortir les événements traumatiques de leur gangue
La valise s'ouvre comme une boîte à musique psychique
et joue le refrain d'une histoire
Dans une valise traumatique
des mythes rongent le tissu de la mémoire

Dans la valise
sur les pages de la bible d'Œdipe je lis la poussière d'une terre promise
Il y a deux enfants qui jouent
à la théorie de l'après coup
et qui demandent aux parents : qu'est ce qu'il y aura après vous ?
Comment passe une angoisse ?
J'ai peur du noir, sous l'édredon
Je n'aime pas la soupe du soi
même si elle est préparée
dans un jardin de légume
par Sandrine du Dauphiné avec des crottes de dindon
Je veux qu'on m'amène des nems
qu'on me caresse les cheveux, j'aime
qu'on me masse le ventre, j'aime
les salades de fruits frais et le riz froid
C'est vrai que je veux qu'on me plie et qu'on m'emmène
dans une valise
sur une mer d'huile... de maïs
Là où les traumatismes sont Bénin
Là où les négressees résistent
dans ce pays qui bouffent les pissenlits par les racistes
Je désespère
Je suis un jeune qui ne veut pas fêter son anniversaire
Mais j'ai un projet de vie :
sortir ma main coincée dans les barreaux de mon lit
et qu'on m'apprenne enfin à faire pipi
Mais comment faire ?
Je suis un autre
mais l'enfer c'est les autres
donc je suis enfer
Et ça, ça ne fait pas un pli
Entre le bruit et l'odeur
Entre les cris et l'horreur
je suis écartelé
Il faut se taire et se parler
être là où tu n'es pas
ce que tu connais c'est ce que tu ne connais pas
ce que tu possèdes c'est ce que tu ne possèdes pas
Mierda !
Cela doit être ceci
le masochisme gardien de la vie !
Moi j'attends d'être seul
pour me dire : ta gueule !

La valise se referme d'un coup sec
Il y a un avion à prendre
Comme on peut parler avec une femme grecque
sans la comprendre

on peut écouter son psy, sans le comprendre
on peut vivre sa vie, sans la comprendre
Pas de sens, juste des sons incongrus
un origami où une oie peut devenir une grue
Parler est un investissement qui ne rapporte pas d'argent
mais des gâteaux, de temps en temps
Moi, je ne parle pas le Belge
mais ça fait 43 ans que je n'ai pas de gouvernement
Du pays de mon papa à la langue de ma maman
Les angoisses ont la peur plus dure
qu'une page de roman emplies d'écritures
Sur la mienne j'ai enlevé mes pansements d'entant
et j'attends le retour de manivelle vers le futur.

Cocteau Mot Lotov

Le vieux et l'immigrant

Vu de notre âge,
La vieillesse est un naufrage
Tel un sans-papier sur une barque perdue au large
Le vieux est un émigrant
Dérivant d'épave en EHPAD
Entre exil et asile,
Le vieux est un émigrant
Un hors sujet vieillissant
Qu'on arrache à ses attaches
Un arrachement à son temps commun arrachement à sa terre
Apatride et grabataire
Parasite en exile
Avant le paradis, il est celui qui attend l'asile
Le trépas ou l'heure du repas

Le vieux est un émigrant
Il fait face au même traitement :
On les tolère à condition qu'il s'efface discrètement
Face au monde des vivants
Le vieux est un émigrant
Celui qu'on évite en le dénigrant
En déniaient
La pertinence de son expérience
Il est l'aïeul
Il est l'ailleurs

D'un autre temps
D'un autre lieu
Mourir c'est partir un peu

Le vieux
Comme l'émigrant
Tous deux
Quelque soit la raison
Ont perdu leurs amis, leur maison,
Entre une dépendance qu'il récuse
Et une autonomie qu'on leur refuse
Le vieux comme l'émigrant
Se voit porteur d'une dette dont jamais on ne s'acquitte
Jusqu'au jour où...
La souffrance tu l'aimes ou tu la quittes

Les antirides sont devenus antiâge

Morceau de ciel
Mort sociale
Demain je serai un peu plus vieux ou je serai mort.
On reproche à la parentèle
De n'être pas rentable
Et au nom d'une rente stable
D'hypothéquer un futur entre parenthèses.
On a la structure et l'outillage.

Lee Harvey Asphalte.

27ème JOURNEE élaborée et organisée par

Véronique CHAVANE, Catherine HAFFNER, Cécile HALBERT,
Aurélie KALISZ, Michèle MYSLINSKI, Françoise NAZ,
Jean-Marc TALPIN et Mireille TROUILLOUD

avec la contribution de Marie-Claude FONTBONNE (secrétariat A.R.A.G.P.)

Remerciements
au Centre Hospitalier Saint Jean de Dieu